



Séminaire de Jean-Yves LE FUR

Psychanalyste

Avec le soutien de l'association *Kliniké*

« *Du Gros Tas au Grand A* »

1^{ère} intervention : Introduction

samedi 14 octobre 2017

de 15h15 à 18 h

L'homme qui marche de Giacometti ou *pas d'homme* comme j'ai coutume de le nommer. Parce que l'homme est fondé sur le manque (pas) et qu'il avance (pas à pas), de manque en manque. Quand il est comblé il s'arrête et quand il s'arrête il est mort. Pourquoi dis-je qu'il est fondé sur le manque ? Je dis fondé au sens de fondation, à savoir l'origine (ontogénique) qui se construit après le commencement. Pour un individu il y a donc la naissance du commencement et la naissance de l'origine. La naissance du commencement est la naissance réelle et celle de l'origine est la naissance Symbolique soit la vraie naissance. Comment passe-t-on de la première à la deuxième ? C'est l'objet de ces interventions.

Maison des Syndicats

5, place de la Gare de l'Etat
à Nantes

Tarif : 10 € – 5 € (étudiants et demandeurs d'emploi)

Introduction – Du *Gros Tas* au *Grand A* – samedi 14 octobre 2017

Maud Lardy-Jourdain pour Kliniké :

Bonjour à tout le monde. Je vais introduire un petit peu les propos de Jean-Yves. Donc Jean-Yves nous a sollicité, l'association *Kliniké*, pour l'aider à l'organisation de cet après-midi parce qu'il a des choses à dire, qu'il a des choses à transmettre après 40 ans de travail engagé comme psychanalyste. Et plus particulièrement aujourd'hui autour de la naissance du Sujet. Et puis je voudrais rajouter que nous sommes très heureux d'accompagner Jean-Yves dans cette démarche parce que c'est toujours très plaisant et très stimulant de l'entendre parler, mais aussi parce qu'il fait partie de cette génération de psychanalystes (alors pas que lui, il y en a d'autres, et notamment dans la salle ici aujourd'hui), une génération de psychanalystes qui nous ont initié à la psychanalyse, à son esprit et à son éthique. Et ça c'est précieux aussi. Comme il s'agit de transmission, je voulais aussi préciser cela.

Donc l'intervention de cet après-midi se veut plutôt une introduction s'inscrivant dans une série et peut-être même si j'ai bien suivi votre idée Jean-Yves, dans une *Répétition* nécessaire autour de la naissance du Sujet. Vous proposez comme titre à votre intervention aujourd'hui « Du *Gros Tas* au *Grand A* », en l'associant à une image de Giacometti, et aussi en vous appuyant sur plusieurs concepts de la psychanalyse et particulièrement ceux de Jacques Lacan. Et vous avancez qu'en ce qui concerne la naissance de l'homme, le commencement précède l'origine alors même que l'origine est première par rapport au commencement. Alors déjà là ça mérite des explications. C'est un énoncé lacanien ça ! Ce n'est pas si simple à saisir. Alors je vais essayer de développer rapidement ce que j'en comprends, moi, de cet énoncé pour vous laisser la parole ensuite.

Je reprends : « le commencement précède l'origine alors même que l'origine est première par rapport au recommencement ». On pourrait le dire autrement : **chez le Sujet naissant**, originel et non différencié, que j'appelle *Gros Tas*, c'est la question de l'absence qui le porte vers la symbolisation créatrice d'un état différent de ce qu'il est, de ce qu'il perçoit et de ce qu'il ressent. Ce qui est fondamental, dites-vous, et fondateur pour le sujet humain, c'est que cet ensemble, le *Gros Tas* originel, soit mort. Et c'est à cela qu'est confronté l'enfant dès sa

naissance : mourir en tant qu'ensemble indifférencié. Cela ne se fait pas en une seule fois. Cela se fait par la *Répétition* de cette confrontation du sujet originel à sa mort. Mais pour que cette opération soit signifiante, puisse advenir, alors... c'est là que je suis un peu embêtée. Moi j'ai pensé qu'il fallait d'abord un commencement. Et puis après, j'ai relu votre affiche et puis je me dis qu'il faut peut-être d'abord l'origine. Du coup je ne sais plus. Je suis perdue. Donc ça tombe bien vous allez nous éclairer.

Jean-Yves Le Fur :

L'origine c'est une question symbolique, fondatrice. Pour parler ici, c'est comme si je me mettais du point de vue de l'enfant, du point de vue du bébé. Et non pas du point de vue de l'observateur du bébé. Et c'est pour ça que je parle du *Gros Tas*, parce que justement on m'a proposé souvent de dire mais pourquoi tu ne parles pas de l'état fusionnel mère-enfant ? Mais... parce que je ne peux pas ! Parce que si je parlais de l'état fusionnel mère-enfant, cela supposerait qu'il y ait une mère et qu'il y ait un enfant. Or, du point de vue de l'enfant ceci n'existe pas. Ceci va advenir. C'est de l'observateur extérieur que ça existe. Mais du sujet lui-même, qui n'est pas encore constitué, ça n'existe pas. Donc c'est l'aventure que je vous propose, c'est-à-dire une ontogénèse de la réalité psychique de l'homme si je puis dire, c'est-à-dire comment on advient humain mais du point de vue de l'enfant naissant et non pas du point de vue de l'homme qui observe et qui dit : « voilà, c'est comme ça que ça se passe ! » Ce n'est pas un cours de pédiatrie que je vais vous faire et ce n'est pas un cours de science naturelle non plus mais c'est un cours de nature humaine. Ceci dit, je croyais que *Kliniké* n'organisait plus de conférences. Finalement, ça s'inscrira dans ce que vous avez appelé un séminaire, c'est-à-dire une succession de choses. Or, dans cette succession de choses, j'ai déjà sous le coude au moins huit interventions prêtes. Celle-ci est la première, c'est une introduction. Je ne commencerai donc pas aujourd'hui.

Je vais vous présenter aujourd'hui, ce qu'on appelle les prolégomènes, c'est-à-dire une introduction un peu plus charpentée pour rendre audible la suite et aussi l'esprit dans lequel j'aimerais travailler. Et la prochaine fois, au printemps, je vous parlerai plus précisément du *Gros Tas*. Aujourd'hui je vais l'évoquer mais j'en parlerai moins précisément. En octobre, je serai contraint, du fait du *Gros Tas*, de vous parler du *Réel*.

Du *Gros Tas* au *Grand A* : c'est un clin d'œil évidemment à Lacan, car le *Grand A* c'est un concept lacanien du *Grand Autre* et le *Gros Tas* je vais

vous dire un peu ce que ce serait. Et pourquoi « l'homme qui marche » ? Parce que « l'homme qui marche », vous l'avez vu sur les affiches, c'est Giacometti qui, comme Lacan, a aussi des Ecrits que je vous invite à lire, (c'est intéressant de voir sur quoi porte le registre du créateur, de l'artiste, avec quoi il se bat et c'est pour ça que je parlerai du *Réel* et de l'art au mois d'octobre 2018). Donc l'homme qui marche de Giacometti, je l'appelle « Pas d'homme ». Pourquoi « Pas d'homme » ? Parce que l'homme qui marche, là où il était, il n'est plus et là où il va il n'est pas encore. Et donc il est fondé sur ce « pas ». C'est-à-dire sur ce qui manque. Parce que l'homme est fondé sur le manque (entre parenthèses « pas »), et qu'il avance et marche « pas à pas », de manque en manque, quand il est comblé il s'arrête et quand il s'arrête il est mort. Pourquoi dis-je qu'il est fondé sur le manque ? Je dis fondé au sens de fondation à savoir, l'origine ontogénique, qui se construit après le commencement. Quand l'homme est mis au monde, il vient au monde, il sort du ventre de sa mère : on appelle ça une naissance. Et bien ça, pour moi, c'est quelque chose que j'appelle (pour l'enfant en tout cas, car, n'oubliez pas, je me place du point de vue de l'enfant), une naissance de l'ordre du *Réel*. L'enfant est dans le *Réel*. C'est-à-dire quoi, le *Réel* ? C'est-à-dire l'innommable, l'indéfinissable et l'inabordable, l'incompréhensible : c'est ça le *Réel* ! Et donc il va falloir que l'enfant se confrontant à cela, d'une manière ou d'une autre, puisse petit à petit transformer une part de ce *Réel* en réalité. Mais nous n'en sommes pas là. Pourquoi dis-je qu'il est fondé sur le manque ? Et je dis qu'il est fondé, au sens de la fondation, à savoir **l'origine ontogénique : on part de l'individu**. On ne part pas de l'espèce (c'est le registre de la phylogénie) pour expliquer l'individu, on part de l'individu, ce en quoi il est confronté lui, et non pas ce en quoi les observateurs observent de l'extérieur. Pour un individu, il y a donc la naissance du commencement et la naissance de l'origine. La naissance du commencement est la naissance réelle et la naissance de l'origine est la naissance symbolique, soit la vraie naissance. Comment passe-t-on de la première à la deuxième ? C'est l'objet de toutes ces interventions : de passer de la naissance réelle à la naissance symbolique. Et c'est là qu'intervient la question du *Grand A*.

En guise d'introduction, puisqu'il s'agit de raconter ici l'histoire de l'être humain naissant, il me paraît naturel de commencer par le commencement. Et voilà déjà une apparente évidence qui ne l'est pas (comme le faisait remarquer Jacques Lacan, à l'occasion, que les mots en « ment »... mentent). Pour ma part, j'ai découvert et confirmé pendant mes quarante ans de travail, que, en ce qui concerne la naissance de l'homme, **le commencement précède l'origine**, alors même que **l'origine est première par rapport au commencement**. Si je dis que

l'origine est première par rapport au commencement, **il faut que l'origine soit inscrite pour que le commencement prenne sa place.** Et que le sujet puisse advenir. Sauf que, l'origine, il ne va pas l'intégrer comme ça le petit bout de chou ! Avant de l'intégrer, il va falloir qu'il fabrique certaines opérations qui lui donneront un champ symbolique capable d'inscrire son origine. **Parce que le commencement, ça ne tient pas lieu d'origine.** Le décor est planté pour s'aventurer dans ce qui fait la naissance et la construction d'un individu. J'espère que cette histoire que je vais vous raconter sera une bonne contribution à un repérage de l'ontogénèse donc : « **il était une fois...** ». Voilà, c'est pour ça que je commence comme un petit conte. Un petit d'homme qui vient de naître, il est tout petit et pas fini, beaucoup a été fait depuis neuf mois et il reste beaucoup à faire. Tout ne commence pas là évidemment. Et ce moment de sa naissance, d'où j'ai choisi de mettre en route l'histoire qui va suivre (parce qu'on aurait pu choisir de la mettre en route avant, moi j'ai choisi de la mettre en route à partir de la « sortie du ventre de sa mère », mais on sait bien que les choses ne commencent pas là ! Il y a beaucoup de choses avant. Mais moi j'ai choisi de partir de là pour me situer du côté du bébé, c'est-à-dire dans son état de « pas fini »). Quand il sort du ventre de sa mère, le bébé arrive dans un milieu de vie bien différent du précédent et il est bien sûr tributaire de ce qui a précédé. Ce moment de sa naissance d'où j'ai choisi de mettre en route l'histoire qui va suivre, **je souhaite qu'elle aide à donner corps à des concepts majeurs de la psychanalyse et que ceux-ci en retour l'alimente de façon pertinente.**

Alors là, je fais une petite parenthèse pour vous donner ma petite conception du concept. Pour moi, **un concept n'a d'intérêt que par sa valeur opératoire et structurante dans la cohérence d'une théorie. Et cette théorie ne vaut que d'émaner d'une pratique et d'alimenter en retour la pertinence à cette pratique.** (Je suis assez content de ma définition mais il faut l'étaler un petit peu. Non parce que ce n'est pas simple, mais parce qu'on va vite parfois avec des concepts qui n'en sont pas et donc ce n'est pas opérant, ce n'est pas référant. Et ça ne nous aide pas.) Or, là, j'espère qu'avec le *Gros Tas* (le *Grand A* a déjà fait ses preuves), j'espère que le *Gros Tas* aidera à travailler sur le terrain en tant que thérapeute, en tant que psy, en tant qu'éducateur, en tant que juriste et tout ce qu'on voudra. Au tout début de sa vie, l'homme est trop petit pour avoir la conscience de lui-même et de ce qui l'entoure. Cette conscience, il va devoir l'acquérir. Donc tous ses capteurs, bien qu'inachevés, sont en éveil : odorat, vue, audition, goût, toucher, etc. Toutes ses perceptions vont le constituer en tant que sujet non encore différencié entre lui et l'*Autre*, entre l'intérieur et l'extérieur. Eh bien,

c'est ce sujet naissant, non différencié, que j'appelle le *Gros Tas*. Alors, on peut aussi le représenter par un ensemble au sens mathématique du mot et utiliser la lettre S pour désigner cet ensemble. Alors évidemment, **je choisis la lettre S à dessein puisque c'est la lettre S du sujet non barré.** De quoi est fait cet ensemble qui s'appelle S qui désigne le sujet à cette époque **primaire** de sa vie ? Il est fait de tout ce qu'il capte et a capté précédemment depuis qu'il est en capacité de capter. Donc sa capacité de capter est forte mais elle n'est pas achevée quand même. Tous les observateurs, biologistes et les médecins etc... et nous tous sommes conscients que l'homme qui vient au monde n'est pas fini. Il y a encore du travail : les cellules ne sont pas finies, le système nerveux n'est pas fini... il y a encore du travail à faire donc il n'est pas en état de capter mais un petit peu. Et plus il va aller, plus il sera en capacité de capter. C'est important qu'il capte. Donc du coup, ce captage-là qui n'est pas organisé, ça fait comme une sorte de chaos, en construction, ou je dirais plutôt, en agglomération. Vous voyez là la notion de *Gros Tas* : ça capte, ça capte, ça capte partout, ça fait du *Gros Tas*. Un sujet S non barré encore. Donc il capte tout : un parfum... une douceur, une lumière, un son, un chaud, un froid... enfin, tout ce qui vient. Et comment il fait pour percevoir tout ça puisqu'il n'a pas encore de conscience ? Et bien... **il ne le perçoit pas ! Il le capte mais il ne perçoit pas.** Il ne le perçoit que quand l'un ou l'autre de ces éléments que je viens de nommer là... l'odeur... le machin... la lumière, le froid, le chaud... et bien, **il commence à le percevoir quand justement l'un ou l'autre de ces éléments vient à manquer dans cet ensemble S qu'il est.** Vous voyez ? Donc il ne perçoit pas ça comme ça : « Ah tiens, j'ai vu une lumière, j'ai vu un machin... » Non ! Il va petit à petit percevoir quelque chose quand un élément... s'absente. Et c'est intéressant, car ça veut dire que déjà à partir de là, (vous voyez bien et c'est pour cela que j'ai fait référence au pas d'homme de Giacometti), le début de la vie, le début de la construction va se faire sur **un repérage, non pas sur ce qui est, mais un repérage sur ce qui manque... dans le *Gros Tas*.** Donc ça commence dès le début du tout début par le manque. Un certain rapport au manque. Donc il ne perçoit l'élément que quand l'un ou l'autre de ces éléments vient à manquer dans cet ensemble S qu'il est.

Alors là, il y a une petite anecdote mathématique de base : mais que devient un ensemble quand l'un de ses... (car il s'agit d'un ensemble là, le *Gros Tas*, indifférencié... un chaos en construction...), mais que devient un ensemble quand l'un de ses éléments vient à manquer, à s'absenter ? Ceci est simple à admettre pour nous tous (sur le plan logique en tout cas mais on l'oublie) : **cet ensemble est mort !** Prenez un ensemble de

n'importe quoi... en effet, si vous enlevez un élément par exemple à un ensemble de quatre, vous avez alors un ensemble de trois. Et bien ça, on s'en fout ! Ça ne nous intéresse pas... qu'on passe de quatre à trois. Par contre, ce qui nous intéresse, ce qui compte pour nous dans notre histoire, ce n'est pas que S de quatre soit devenu S de trois, ce qui est fondamental et fondateur (et c'est là-dessus que j'appuie ma démonstration pendant les huit séances à venir...), ce qui est fondamental et fondateur pour le sujet humain c'est que **l'ensemble S de quatre est mort dans l'opération**. Vous voyez. Or **c'est à cela qu'est confronté le petit d'homme dans sa naissance, à savoir : mourir en tant que Gros Tas originel, c'est-à-dire en tant que sujet non barré S**. Mais cela ne se fait pas en une fois, en une progression continue, comme beaucoup aimeraient nous voir passer d'un temps t à un temps t+1, t+2, t+3... qui soit progressif... non ! Ça ne se fait pas en une fois. Ni dans une progression continue qui créerait la conscience. Non ! Cela se fait par la **Répétition de cette confrontation du sujet S à... sa... mort !** Dans l'affaire, le fait qu'une odeur change, que son doudou soit éloigné, que sa maman soit éloignée, que son lait manque ou que je ne sais quoi moi, X, Y chose... s'absente... ça revient quand même souvent... et tous les jours il y a des rythmes : biberon, caca, pipi, prout, enfin tout ce qu'on voudra quoi. Il y a donc là **une Répétition de la confrontation du sujet à sa mort puisqu'à chaque fois qu'il y a absence ou manque dans le Gros Tas, c'est d'une mort dont il s'agit**. Et non pas d'une absence. **Ça ne peut pas être une absence puisqu'il faut la fabriquer l'absence. Donc avant que ce soit une absence, c'est une mort. Donc, toutes ces absences-là vues de l'extérieur ne sont pas des absences vues de l'intérieur pour le petit d'homme, c'est une mort à chaque fois**. Mais ce n'est pas idiot parce que comme c'est une mort, donc c'est anxiogène... du coup, ça va le faire gueuler quand il a faim. C'est un bon truc : comme ça l'autre, il entend (la mère... et va lui donner à manger). Les parents aussi, ils savent bien qu'il y a un rythme donc ils vont être attentifs aux rythmes justement.

Donc cela ne se fait pas en une fois en une progression continue qui créerait la conscience, mais **cela se fait par la Répétition de cette confrontation du sujet S à sa mort**. Et je crois que beaucoup de gens n'ont pas remarqué ça depuis le début, depuis longtemps, et c'est pour cela que Jacques Lacan a élevé la *Répétition* au rang des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, avec l'*Inconscient*, le *Transfert* et la *Pulsion*. Tout le monde trouve cela naturel qu'il ait mis cela là-dedans, comme ça. Alors, que l'*Inconscient* on peut comprendre qu'il le mette parce que c'est le mot qui résume la découverte freudienne. Bon, le *Transfert* on sait bien que c'est la base de la pratique sur le terrain. Et la

Pulsion, on sait que c'est la dernière topique qu'a mis en œuvre Freud après les première et deuxième. Donc c'est normal que ces trois-là y soient. Mais pourquoi la *Répétition* ? Et je pense que tout le monde s'est arrêté sur le fait que la *Répétition* représenterait la pathologie, c'est-à-dire la *Répétition* du symptôme. Et bien je pense que c'est une mauvaise interprétation de la chose. Si elle doit être dans les quatre concepts fondamentaux, c'est parce que fondamentalement c'est la *Répétition* qui va créer le champ symbolique dont on a besoin pour accéder à l'origine. Parce que sans le champ symbolique, on ne peut pas accéder à l'origine parce que l'origine, c'est l'origine du nom du père. C'est-à-dire l'origine de la nomination, c'est-à-dire l'origine d'une certaine réalité que l'homme va devoir construire. C'est pour ça que c'est important de bien avoir la notion que **la réalité c'est une construction humaine et non pas quelque chose qui est préétabli : il n'y a pas de réalité sans l'homme**. Mais par contre, il y a un *Réel*¹. C'est-à-dire tout un monde qu'on ne peut même pas imaginer. Parce que, pour l'imaginer, il faudrait qu'il soit un peu nommé. Or, pour être un peu nommé, il faudrait qu'il trouve une place quelque part dans le champ symbolique.

Alors, je vous donne là en vitesse (mais ça peut se modifier en court de route), les perspectives que j'avais envisagées pour demain afin qu'elles structurent notre rencontre d'aujourd'hui. Et aujourd'hui j'ai introduit la chose de ce que je veux dire. La prochaine fois je vous parlerai du *Gros Tas*. Et je pense que la fois d'après, le fait de parler du *Gros Tas* m'obligera, d'une certaine façon, à parler de ce *Réel* et de cette *Répétition*. Et pour ça, j'illustrerai cette question, autour de **la question du rythme et de la question de la création artistique**. Et ça, ce sera l'année prochaine en octobre 2018. Et ensuite, cela m'obligera à penser et à dire une petit peu, avec quelle énergie le petit d'homme fonctionne (parce qu'il faut bien qu'il puise son énergie quelque part, et déjà là on en a un petit aperçu), et bien je vous parlerai de la *Pulsion de mort*. ***Pulsion de mort* comme énergie de la vie**.

Et ensuite, la logique veut que je ne puisse pas ne pas **vous parler de la Loi après la *Pulsion de mort***. Pourquoi ? Parce qu'en vous parlant de la *Pulsion de mort*, je vous parle de l'énergie de la vie. Et je vous développerai ça. Et après je vous parlerai de la *Loi* et de l'interdit de l'inceste, parce que **la Loi et l'interdit de l'inceste c'est ce qui va venir en travers de la *Pulsion*, pour donner naissance au *Désir***. Et donc donner naissance à ce qui va suivre le terrain primaire où nous sommes, c'est-à-dire **donner naissance au terrain secondaire et au**

¹ *Réel*, *symbolique* et *imaginaire* sont trois registres distingués par Jacques Lacan et regroupés dans le schéma dit « RSI ».

monde des névroses. Alors que là nous sommes dans le monde des psychoses, de la constitution des psychoses. Ceci étant, quand la *Loi* sera posée pour justement, comment dirais-je, pour couper, venir en travers de la *Pulsion*, ça ne veut pas dire que ça va éliminer la *Pulsion*, Freud dit ça très bien. Une des caractéristiques de la *Pulsion* c'est que sa force ne diminue jamais. Que vous obteniez quelque chose ou pas de la *Pulsion* ça ne fera pas diminuer la *Pulsion*. C'est une force constante. Mais il n'empêche, si il y a quelque chose qui vient en travers comme la *Loi* qui interdit justement cette *Pulsion*, qui se transformera après en *Désir* œdipien, eh bien du coup, on aura affaire à du *Désir* et on aura affaire conséquemment de la *Loi* à ce que **Lacan** a appelé dans un de ces séminaires, le séminaire d'avril 1972, où il dit : « **il y a de l'Un** ». Mais il en parle déjà en 68 et 69, ceux de notre génération ne sont pas insensibles à cette époque, où il parle déjà du « Un » et du petit « a ». Et à l'époque il disait déjà : « le plus difficile à penser c'est l'Un ». Et pour la petite histoire, puisque je suis là-dessus et on n'y reviendra plus, quand je faisais mon service militaire (Guy en sait quelque chose), j'ai fait une fois une démonstration avec la « logique d'Aristote » pour mettre sous forme de calcul logique le « séminaire sur la lettre volée » de Jacques Lacan. Et en faisant ce calcul, le résultat, c'est un résultat qui est toujours satisfaisant en mathématiques parce qu'il finit très simplement, le résultat c'est **un égal un**. Et ça c'était pendant mon service en 72-73, à la même époque où Lacan parle de « il y a de l'Un ». Et moi je le démontrais par rapport à « la lettre volée » d'Edgar Allan Poe qui est le premier chapitre de ses *Ecrits*. Sur la base de quoi j'avais été le consulter parce que ça me donnait envie d'aller le voir. Voyez, mais tout cela n'était pas prévu, on voit ça après coup. Mais ce « un » là est important. **Donc il y a de l'Un et de l'interdit de la prévalence de la communauté sur l'individu.** C'est quand même pas rien ça. Dans les institutions qui sont les nôtres, les cultures diverses et variées, les religions, etc., ça entraîne ça. Et quand j'avais fait mes conférences sur la *Loi*, avec *Kliniké* d'ailleurs aussi je crois, il y avait une juriste qui était là, et les juristes disaient la même chose aussi alors que c'était fait bien avant que la psychanalyse existe, c'est que quand vous allez au tribunal vous êtes convoqué **un par un**, jamais deux par deux ou trois par trois. Vous ne pouvez être jugé que in-di-vi-duel-lement. Donc dans **le droit, c'est-à-dire l'institutionnalisation de la Loi**, et bien là aussi « il y a de l'Un ». Et ils l'ont traité de manière institutionnelle en disant : on ne peut juger que l'Un. Et on ne peut avoir de rapport à l'Un que de la parole de l'Un à l'Autre. C'est pour ça que dans tous les jugements et surtout ceux des Assises, on passe un tiers sinon deux tiers du débat sur la personnalité du prévenu. Et un tiers seulement de travail sur le fait qui lui est reproché. Parce que c'est très important justement de définir l'Un, à qui l'autre va s'adresser et décider

en tant que représentant légal de l'institution, d'une peine ou d'une liberté ou je ne sais pas quoi. Donc, comme quoi, on n'a pas attendu la psychanalyse pour bien poser les choses. Et puis, il y a plein de choses qui ont été bien posées depuis bien longtemps, dans les siècles précédents, on n'a pas quand même tout inventé dans notre « modernitude » comme dirait quelqu'un. Donc ça c'est « il y a de l'Un ». Et ensuite forcément à partir du moment où « il y a de l'Un », on arrive à la construction du *Désir* grâce à la *Répétition* et au barrage de la *Loi* sur la *Pulsion*. Ce qui me permettra de terminer avec le *Grand A*. Voilà. C'est un programme devant nous. Et ça peut se modifier au fur et à mesure et en fonction des débats que l'on aura ici. Je crois que je vais avancer dans mon introduction. Et puis après on verra. On débattrà.

Alors évidemment, quand je vous ai dit tout à l'heure le *Gros Tas*, c'est le S non barré, je pense qu'on pourrait l'appeler le **sujet pulsionnel**. Alors que le S barré (\$), on peut l'appeler, parce que c'est comme ça qu'il s'appelle, le **sujet désirant**. C'est parce qu'il est barré qu'il est désirant ; s'il n'est pas barré, il n'est pas désirant. C'est pour ça qu'il peut exister des hommes non désirants. Ça existe. Et entièrement dans le pulsionnel. Mais comme ils ont besoin de vivre en tant qu'homme quand même, souvent ils sont obligés de créer à ce moment-là ce qu'on appelle un délire ; puisqu'ils n'ont pas accès au *Désir*. C'est pour ça que j'ai dit un jour : « le délire c'est le *Désir* qui bat de l' "P" ».

Déjà ça donne une indication sur la différence entre S et \$, sujet pulsionnel et sujet désirant. C'est une anecdote à côté mais c'est important quand même.

Alors si cette *Répétition* est si importante c'est parce qu'elle est l'opération qui va créer le champ symbolique. **Elle va structurer le rapport du sujet naissant à sa mort comme devenant un rapport au manque.** Tout le problème, c'est la *Répétition* de la mort, puisque le *Gros Tas* meurt souvent, tous les jours, il meurt plusieurs fois par jour. Plusieurs fois par jour, il est en manque. Sauf qu'on ne peut pas dire qu'il est en manque puisque l'*Autre* n'existe pas. Pour qu'il y ait manque, il faut qu'il y ait quelque chose qui manque. Mais lui il est trop petit pour savoir qu'il y en a d'autres etc., donc pour lui le manque, ce n'est pas du manque, pour lui le manque, c'est la mort. Donc du coup ça active une activité (si je puis dire, ce n'est pas bien dit) de ce *Gros Tas*. Et c'est là que ce *Gros Tas* là, comme par hasard, il se met à gueuler ou à jouer à la bobine comme le raconte Freud, ou se met à faire des jeux répétitifs, comme par hasard, des *Répétitions*. Et justement, si on en parle aussi souvent c'est parce que c'est un exemple qui a une fonction de repère dans la théorie et dans l'œuvre de Freud. De son petit-fils qui joue à la bobine, beaucoup ont

retenu le fait que c'était quand sa mère s'absentait qu'il se mettait à jouer de la bobine sur le bord de son landau. Et donc, logiquement, on a tous sauté dans le train en disant : « la bobine représente sa mère ». Et grâce à ça il lui permet de jouer l'absence et la présence de sa mère. Et bien non. Ce n'est pas ça qui est important. Cette image qui est vraie, nous fait passer inaperçu quelque chose qui est plus important et qui est plus vrai, à l'époque, à son âge : parce que, pour lui, la bobine ou le machin, ça ne représente rien du tout. Et c'est ça qui va nous mettre la puce à l'oreille aussi après, quand Lacan nous parlera des signifiants. Un signifiant, ça ne représente rien. Ça ne représente rien du tout, un signifiant. Sauf... « **ça représente le sujet pour un autre signifiant** » (J. Lacan). Mais ça n'a rien à voir avec le signifié. Le signifiant n'a pas de signification. De même, pour le petit d'homme, le petit bébé, la bobine n'a aucune signification. Par contre, il est heureux de voir apparaître la bobine et il parle. Il fait : « oh », « ah ». Le fameux *fort-da* etc. Donc il s'inscrit dans le langage en faisant ça. Mais en s'inscrivant dans le langage, il joue un jeu de *Répétition*. Et c'est la *Répétition* en elle-même qui a de l'importance. Parce que dans ce registre binaire là, en fait, c'est sommaire comme registre encore, mais c'est le minimum du registre symbolique. **Et c'est grâce à la Répétition de la Répétition de la Répétition de la Répétition, qu'il va créer ce registre symbolique ou la mort qu'il subit tous les jours va se transformer en manque.** Et en manque de quoi ? Eh bien, **en manque de quelque chose qui va être justement ce fameux *Grand Autre*.** Puisqu'il n'y en a pas d'autres que celui-là. Comme dit Lacan : « il n'y a pas d'autre de l'Autre ». Donc on va l'appeler le *Grand Autre* parce que c'est le premier. Et toute notre vie, on va être bâti là-dessus. **Sur le fait d'avoir été obligé de créer quelque chose qui transforme le rien ou le tout, en manque.** Du fait du manque (donc il y a un objet qui manque, le *Grand Autre*), donc, s'il n'est pas là, il est ailleurs. Du coup, on passe d'un à au minimum trois. C'est-à-dire, **il y a lui ; il y a celui qui n'est pas là.** Et le fait qu'il n'est pas là, il est **ailleurs**, comme dirait La Palice. Et bien là, on a la trilogie primaire qui va permettre la construction de l'œdipe : **lui, l'Autre et l'ailleurs.** Et on va dire après et bien c'est papa, maman et puis tout ça. Mais ce n'est pas ça l'importance structurale. Ce n'est pas papa, maman et moi. Le truc structural, c'est moi qui transforme le *Gros Tas* (S) en sujet commençant à être désirant (\$), puisqu'il a réussi à transformer la mort en manque, donc qui dit manque, dit manque d'objet, et qui dit manque d'objet dit intérêt pour l'objet. Et Lacan dit ça très bien, la première mise en route du *Désir* ça va être le *Désir* non pas de l'*Autre*, mais **le Désir du Désir de l'Autre.** Parce que si l'*Autre* n'est pas là, il est ailleurs et s'il est ailleurs, c'est qu'ailleurs il y a quelque chose. Avec lequel je vais pouvoir rentrer en concurrence. Donc, vous voyez, la structure est déjà en place dans le

stade **primaire** et va se développer dans la construction institutionnelle, si je puis dire, de l'œdipe dans le temps **secondaire**. Et c'est de cela dont parle Freud quand il parle du **refoulement**. Il parle du refoulement secondaire. En disant : celui-ci ne peut se comprendre que si on suppose un refoulement primaire qui va capter, permettre à ce refoulement secondaire d'exister. Eh bien, ce dont je vais vous parler pendant cette série-là, ce sera **le domaine primaire**, où se créent les structures qui vont permettre de bâtir le deuxième temps de l'homme, le temps secondaire, où les choses vont se mettre en œuvre, d'une manière X ou Y qui va déterminer les différents types de névroses. Alors que là où nous sommes, nous sommes dans un champ où on n'accède pas au *Désir* donc on reste dans le pulsionnel donc il va falloir créer des délires dans le champ des psychoses pour pouvoir avoir quelque chose qui tient la route quand même, pour pouvoir tenir debout. De façon délirante certes mais, bon, l'homme fait ce qu'il peut : quand il n'y a pas de *Désir*, il délire. C'est tout ce qu'il a comme possibilité. Et en disant ça, je trouve que c'est intéressant aussi parce que ça donne un éclairage sur ce à quoi on a affaire quand on travaille dans le soin, la psychothérapie, dans l'éducatif etc., surtout aujourd'hui où c'est très difficile parce que tout est fait par beaucoup d'étiquettes comme ça, de psychopathologies, où chaque pathologie aurait son répondant soit thérapeutique soit médicamenteux, alors que là ça remet à l'ordre du jour (ce qui a déjà été fait par Lacan, Freud et les autres avant, et même avant la psychanalyse), **la structuration de la folie**. Bref. Donc cette *Répétition* est importante parce qu'elle est l'opération qui va créer le champ symbolique et elle va structurer le rapport du sujet naissant à sa mort comme devenant un rapport au manque. Et le passage de la mort au manque se fait tous les jours pendant plusieurs mois, pour, si je puis dire, **donner corps au manque**. C'est intéressant aussi quand je dis « donner corps au manque » parce que c'est un jeu de corps que fait l'enfant. Il n'est pas dans sa tête en train de réfléchir, comme le penseur de Rodin. Non. Il joue. Il réagit. Il ne réfléchit pas. Et, au passage, je vous donne une petite étiquette là : ce « donner corps au manque » (c'est ça que je trouve intéressant aussi à noter au passage et puis on y reviendra un jour, ce sera une autre conférence plus tard enfin peut-être, ce serait sur **l'incarnation**), c'est à la fois la cause et la conséquence de l'incarnation, c'est-à-dire, il n'y a pas d'homme sans corps mais aussi pas de corps sans jeu, sans *Répétitions*, sans symbolique, sans parole, sans langage, sans culture (Ça, ce pourrait être le thème d'une autre série, sur **l'incarnation**. Mais bon je passe car on ne va pas faire tout d'un coup). Donc donner corps au manque. En effet, qui dit manque dit manque de quelque chose. Or, jusque-là, le quelque chose ça n'existe pas encore. Puisqu'il n'y a pas de conscience. Un *Gros Tas*, c'est un *Gros Tas* : il n'y a pas autre chose.

Enfin, du point de vue du bébé évidemment. C'est le *Gros Tas* quoi ! Et c'est la *Répétition* de sa confrontation à sa mort, puis au manque, qui crée ce quelque chose qui manque. À partir du moment où on n'est plus dans le domaine de la mort, on est dans le domaine du manque **et donc il y a quelque chose**. Autrement on ne parlerait pas de manque s'il n'y avait pas quelque chose. Et ça je crois que c'est intéressant de l'avoir en soi parce que c'est ça qui va être construit dans le stade primaire de l'enfant. C'est ça qui est génial. **Dans le stade primaire, avant l'œdipe**, qu'est-ce qu'on crée ? **On crée du manque**. Et quand on crée du manque, qu'est-ce qu'on fait ? Et bien on crée de l'objet, qui manque, parce qu'il n'y a pas de manque sans objet. Or, si l'objet manque, donc il y a de l'*Autre*. Donc s'il y a de l'*Autre*, il y a de l'*Un*. C'est logique. D'où le « il y a de l'*Un* » de Lacan, et le mien dont je vous parlais tout à l'heure. Et c'est comme ça, si vous voulez, que l'*Un* naît. Et une fois qu'il sera né ce Un là, alors et seulement alors la question d'homme et de femme pourra se poser. Là, on a un bon exemple avec l'anorexie par exemple. Qui est confrontée en tant qu'adolescente (enfin si on prend le cas des adolescents ; il y a les bébés aussi mais bon prenons l'adolescent), elle est confrontée à devenir femme alors que la question du Un n'est pas garantie. Donc, elle ne peut pas ! Donc elle va interrompre la confrontation à femme, pour garantir la question au Un, d'abord. D'où le symptôme. Il n'y a pas plus Un dans le corps qu'une anorexique. Je passe, je ne vais pas m'étendre là-dessus, on n'est pas là pour ça, mais, quand même, c'est très parlant. Nous avons là, la base primaire à la naissance symbolique de l'homme. Vous voyez, il a fallu quand même passer par ce jeu de *Répétitions* et de rapport au manque (enfin, du rapport à la mort, transformer en rapport au manque) pour pouvoir accéder à une naissance symbolique qui va permettre les prochaines étapes de la construction du sujet. Mais attardons-nous un peu avec ce *Gros Tas* merveilleux que se trouve être le jeune bébé animé par le chaos de sa confrontation au monde. Nous sommes là avec lui dans notre vie primaire, dont nous n'aurons sans doute jamais la mémoire et tant mieux. Je ne vois pas d'ailleurs, comment nous pourrions même penser en avoir le souvenir puisque nous n'en avons pas les moyens matériels suffisants. Il est vivant ce bébé, il n'est pas inerte ce *Gros Tas*, il fomenté quelque chose mais quoi ? Ce ne peut être la vie puisqu'elle est déjà là. La vie est déjà là donc ce n'est pas la vie qu'il fomenté. Elle est là en effet : elle lui a été donnée. Alors ? Et bien cette vie qu'il a reçue, maintenant qu'il est dans le monde, **il va devoir la prendre. Car la recevoir ne suffit pas**. Et pourquoi doit-il la prendre ? Et comment va-t-il la prendre ? Et bien pour le « pourquoi doit-il la prendre », je propose : tout bêtement, pour ne pas la subir, pour ne pas rester un *Gros Tas*. Pour donner un sens à ses perceptions. Pour construire une réalité qui le

protégera du *Réel*. Pour s'autoriser à prendre la parole. Pour ne pas être écrasé par l'angoisse qui accompagne toute confrontation au *Réel*. Pour construire un *Désir* autour ou à partir de **son énergie vitale qui est la Pulsion de mort**. Mort, parce que mort du *Gros Tas*. **Pulsion, parce que retour à la case départ supposée non manquante**. Voilà pour le pourquoi. Pour le comment, du « comment va-t-il prendre la vie à son compte ? » : en la refusant. Refus de la mort de S. Vous voyez, c'est quand même quelque chose aussi : comment il va prendre à son compte l'affaire ? Eh bien, il a un réflexe et c'est un réflexe naturel je trouve aussi (Freud disait cela à propos de la *Pulsion*, de la *Pulsion de mort*. Comme si il y avait quelque chose de naturel, il évoquait le rapport à l'animal tout ça...). **Il refuse la mort du Gros Tas!** Il veut rester *Gros Tas* ! Naître/n'être pas ! « Naître » ou « n'être ». Donc il y a ça. Voilà le pulsionnel. Je refuse la mort du *Gros Tas* donc la pulsion va par-là reconstituer le *Gros Tas* : fini les emmerdes, prise en charge totale, tout ce qu'on voudra. Donc, en refusant... d'où la *Pulsion de mort*, énergie vitale... et en engageant le jeu (« jeu » ou « je ») de la *Répétition*, en réponse à sa confrontation (comme je vous l'ai dit tout à l'heure) à la mort du *Gros Tas* qu'il est, à l'innommable du *Réel*, et, troisièmement, la confrontation à l'angoisse inconsciente qui accompagne les deux premiers. Donc vous voyez bien : il y a un rapport à la mort du *Gros Tas* (« je ne veux pas mourir »), il y a un rapport au *Réel* qui n'est pas nommable et il y a un rapport à l'angoisse inconsciente qui est déclenchée par ces deux confrontations là. Confrontation à la mort, confrontation au *Réel*. Donc il y a du travail ! Du coup, il a intérêt à avoir une batterie symbolique assez solide pour pouvoir affronter cette confrontation en instaurant, construisant, créant, le manque en lieu et place de rien. Et c'est pour ça que j'ai une formule que je donne là et que j'ai donné déjà quand j'enseignais à la fac de Rennes... je disais souvent : « **là où il n'y a rien** (pour lui, pour l'enfant), **le petit d'homme invente le manque**. C'est ce que je vous ai dit tout à l'heure. Et qui dit manque dit objet manquant donc l'*Autre*, comme je vous l'ai dit tout à l'heure avec un Grand A, donc... « Moi », donc... « Autre » absent. Donc l'*Autre* ailleurs. Donc « ailleurs », donc création de trois choses différentes, ou trois places différentes, c'est-à-dire : Moi, l'*Autre* et l'ailleurs, où est censé être l'objet du *Désir* de l'*Autre* quand il n'est pas avec moi. C'est assez banal de dire ça. **Moi, l'Autre et ailleurs** (où est l'*Autre*, où il est censé être quand il n'est pas avec moi). On peut donc dire que le petit d'homme, par le biais du jeu de *Répétition*, va créer, rendre existant pour lui, le passage du *Gros Tas* unique à trois places différenciées, donc jamais deux : **Moi, l'Autre et l'ailleurs**. C'est-à-dire moi, mère, père. Ce passage de un à trois enclenche automatiquement la rivalité avec le père (l'ailleurs), concurrent naturel pour posséder la mère

œdipe. Aujourd'hui, puisque le père est souvent on ne sait pas où, la structure reste valable, parce qu'il va y avoir une concurrence entre le petit d'homme, la mère ou l'adulte qui s'en occupe et **le Désir de cet adulte ailleurs que sur son enfant**. Et c'est ça qui compte : que la structuration reste au moins mathématiquement correcte. **Moi, l'Autre, et l'ailleurs du Désir de l'Autre**. C'est pour ça que Lacan dit que le premier *Désir* de l'être humain, c'est **le Désir du Désir de l'Autre**, c'est-à-dire de le détourner de cette ailleurs pour qu'il revienne sur moi. Et c'est là où l'hystérie crée une névrose parce que c'est le chemin primaire qu'elle prend pour traiter une question secondaire, c'est-à-dire tenir à distance l'Autre. Puisque l'Autre est menaçant pour les névrosés. Donc je le tiens à distance non pas en le tuant comme l'obsessionnel mais en ne s'intéressant qu'à son *Désir*. Et si par malheur l'Autre vient à s'approcher de moi (il n'a rien compris évidemment à ce que je suis), donc il va être rejeté. Parce que ce qui m'intéresse ce n'est pas lui ou elle, c'est son *Désir*. Ça, c'est la structure vite fait de l'hystérie. Par où a été découvert, évidemment, la psychanalyse. Ce que je viens de vous dire vous permet de comprendre pourquoi c'est par l'hystérie que Freud a découvert la psychanalyse : parce que, **en tant que névrose, l'hystérie représente la structuration primaire. Même si c'est une structuration secondaire, elle représente la structuration primaire, originelle, de l'homme**. Enfin bon. Passons. Voilà. Mais ce passage de un à trois, c'est d'abord et avant tout de **créer une place, qui, par elle-même, est extérieure à moi et à ma mère**. Ça c'est important et vous voyez on s'achemine vers la question dont je vous parlais tout à l'heure : **l'origine est première, mais elle arrive après le commencement**. Là on chemine vers la question de l'origine, c'est-à-dire d'**intégrer la question de l'origine**, c'est-à-dire quoi ? **C'est-à-dire intégrer ce passage de un à trois**, c'est d'abord et avant toute chose de créer une place donc la place d'ailleurs, qui par elle-même est extérieure à moi et à ma mère. **Et donc impose le fait que moi et ma mère, seulement, ça ne peut pas exister, dans la condition humaine**. Ça ne peut qu'**insister, d'où les différentes pathologies qui se répètent, qui insistent**. Comme si on voulait justement éliminer cette troisième place au profit, pour le coup, d'une **tentative fusionnelle qui ne serait qu'une étape vers le retour au Gros Tas**. Donc, ça ne peut qu'insister comme pulsion. Pourquoi comme pulsion, parce que justement c'est interdit. C'est-à-dire, de reconstruire quelque chose où il n'y aurait pas d'Autre. Et là où il n'y a pas d'Autre, et bien il y a un Gros Tas. C'est-à-dire un retour à l'état originel du Gros Tas. Je rappelle que cette pulsion s'appelle *Pulsion de mort*.

Je l'ai dit plusieurs fois déjà parce qu'on a tendance à atténuer ça avec la notion de pulsion de vie qui est un discours du langage courant qui n'a

pas à voir avec la théorie analytique. Vous lirez ça je ne sais plus où. On a lu ça récemment dans les Ecrits où Lacan fait une remarque là-dessus, où il dit : effectivement il y a des pulsions partielles etcetera, et c'est très important de les comprendre comme Freud les a décrites, mais qu'au bout du compte, de *Pulsion* il n'y a que la *Pulsion de mort*. Et on vient de comprendre pourquoi si on prend en compte mon histoire de *Gros Tas*.

Pulsion de mort veut dire mort du Sujet au profit du Gros Tas. C'est parce que le sujet est... on pourrait dire ça comme ça... est nostalgique de ce *Gros Tas* qu'il veut y retourner. Et c'est ça qui est interdit par la *Loi*. Et c'est cet interdit sur **la pulsion** qui va créer le **Désir**. Et c'est le *Désir* qui va créer la vie. D'une certaine façon. Enfin, pas tout à fait, parce qu'il faut aussi de la *Pulsion de mort* pour créer la vie. On a bien vu. Alors chaque homme... (Alors il ne faut pas oublier au passage, que la notion de *Pulsions de mort* etc., c'est apparu à Freud comme un point central de sa théorie après la guerre 14, dans les années 20.) Chaque homme va se construire avec cette *Pulsion de mort*, qui le pousse vers le *Gros Tas* d'une part, et d'autre part, grâce à son *Désir* qui se structure vis-à-vis de ce lieu extérieur vers où va le *Désir* de sa mère, et où il doit trouver son père (ou quelqu'un d'autre peu importe mais il doit trouver une incarnation de quelque chose qui représenterait le lieu du *Désir* de la mère en dehors de moi) comme incarnation de cette place. Pour que ces questions puissent produire une réflexion constructive encore faut-il les situer dans le champ de la découverte freudienne de l'*Inconscient*. A savoir, comme l'a si bien dit Jacques Lacan : « nous sommes tous fils du discours » (donc frères). **Cette unité de l'homme comme être de langage est à la base de la création de la psychanalyse**, qui découvre cet homme dans un rapport désirant au monde, un rapport parlant au monde. Alors ça, ce n'est quand même pas rien parce que ça veut dire aussi que ce n'est pas seulement un truc de la psychanalyse ; c'est que la psychanalyse nous montre aussi que l'homme n'a pas d'autre rapport au monde qu'un rapport désirant. C'est ça qui permet de comprendre pourquoi Lacan nous dit que **la première confrontation de l'homme au manque, c'est une frustration**. Il ne dit pas que c'est une privation. Il ne dit pas que c'est une castration. Il dit que c'est une frustration, c'est-à-dire le mot qui, en français, représente le manque sur le plan imaginaire. Pourquoi ? Parce que justement, le rapport au manque se fait par rapport au *Désir*. C'est dans le *Désir* qu'il ressent le manque, donc, toute tentative de se croire objectif est perdu d'avance. C'est pour ça que si on veut avoir une certaine objectivité, il faut que nous construisions des machines symboliques (mathématiques, statistiques, scientifiques ou je ne sais pas quoi), qui nous donneront une certaine objectivité. Mais... une certaine objectivité, momentanée, en

fonction des constructions qu'on a eues. Parce qu'il n'est pas de la nature humaine d'avoir un rapport objectif au monde. La nature humaine c'est d'avoir, du fait du langage, du fait de parler, du fait de l'*Inconscient*... **nous ne pouvons avoir qu'un rapport désirant au monde**. Et pour ceux qui n'ont pas réussi à construire le *Désir*, et bien, il n'y aura qu'**un rapport pulsionnel au monde**. C'est ce rapport désirant au monde et en premier à l'*Autre* que Freud appelle, **la sexualité infantile** ou **l'infantile de la sexualité**, qui a tellement dérangé à l'époque et peut-être encore plus aujourd'hui. Ce dérangement va souvent jusqu'à la haine. Pourquoi la haine ? Parce que c'est un **dérangement d'amour**. Face à ce dérangement comme face à toutes les choses importantes, graves ou dangereuses, il y a somme toute que deux attitudes (et puis il n'y a qu'à nous regarder nous-mêmes, hein, et autour de nous) : soit la fuite, soit le courage. Je pense que Freud en scientifique honnête, a choisi le courage et a créé le **Transfert**, comme concept majeur de la psychanalyse et outil premier de la pratique, qui oblige la **neutralité bienveillante** à tout psychanalyste. Et je suppose que tout chercheur scientifique est dans cette disposition d'esprit quand il est au travail.

Voilà. Je crois que je vais arrêter là. Il faut que nous causions maintenant. Ça c'était une introduction. La prochaine fois (le 3^{ème} samedi de mars 2018 vraisemblablement), je parlerai du *Gros Tas*. Ce sera donc le chapitre un.



Séminaire de Jean-Yves LE FUR

Psychanalyste

Avec le soutien de l'association *Kliniké*

« Du *Gros Tas* au *Grand A* »

2^{ème} intervention : Le Gros Tas

samedi 17 mars 2018

de 15h15 à 18 h

Bien que trivial, je n'ai pas trouvé mieux depuis des années comme expression pour désigner l'état du bébé naissant « allant-devenant un homme ». Je vais ici tenter de m'en expliquer. Et, ce faisant, nous verrons si ce terme adviendra ou pas à la catégorie des concepts qui structurent, à ce jour, la théorie de la psychanalyse, essentiellement ceux de Sigmund Freud et de Jacques Lacan.

Plusieurs m'ont dit que le mot fusion (fusion mère-enfant) conviendrait. Je dis non, car pour qu'il y ait fusion il faudrait plusieurs éléments et au moins deux. Or, dans ce qui nous intéresse ici, le pluriel n'existe pas encore et c'est une des fonctions de la naissance de le faire advenir, ce pluriel.

Cette question de l'état du petit d'homme venant de naître me met dans l'embarras pour le désigner dans sa consistance, dans sa conscience psychique, je dirais même comme Freud dans sa « Réalité Psychique ». Je décide donc de garder cette expression qui m'a échappée un jour où je voulais capter l'attention d'un auditoire sur la spécificité du « Primaire » par rapport au « Secondaire », notamment quand Freud nous enseigne du Refoulement primaire et secondaire.

Le *Gros Tas* parle donc de ce temps originaire, de cet espace primaire qui nous fonde, qui vit à jamais en nous et qui donne matière à toute l'élaboration inconsciente de l'Homme.

Maison des Syndicats

5, place de la Gare de l'Etat
à Nantes

Tarif : 10 € – 5 € (étudiants et demandeurs d'emploi)

Chapitre 1 – Le *Gros Tas* – samedi 17 mars 2018

Catherine Chevalier pour Kliniké :

Bonjour à tous. Nous avons le plaisir de nous retrouver pour la deuxième fois cette année scolaire puisque nous nous sommes déjà rencontrés en octobre, mi-octobre, pour une première partie de ce qu'on peut appeler un séminaire ; donc une rencontre qui a lieu deux fois par an depuis octobre l'année dernière. Jean-Yves, tu nous as sollicités à l'association *Kliniké* pour pouvoir avoir une tribune pour pouvoir présenter ton travail. Donc c'est dans ce cadre-là qu'on propose ces interventions. Tu nous diras les dates prochaines ou en tout cas la rythmicité ; on précisera cela à la fin de cette rencontre.

Donc la première fois mi-octobre, tu as introduit et présenté le propos qui va suivre sur ses prochaines rencontres. Il s'agissait notamment de préciser le sujet, sur l'origine de l'homme au sens ontogénique en distinguant la naissance du commencement et la naissance de l'origine. Et en affirmant que le commencement précède l'origine, même si c'est l'origine qui est première. En d'autres termes, que ce qui fonde le rapport au monde, c'est un certain rapport au symbolique. Ça n'existe pas d'emblée. Tu as insisté, lors de la première intervention, qui s'intitulait « Du *Gros Tas* au *Grand A* », et qui s'illustrait par une œuvre de Giacometti : « L'homme qui marche » (c'est d'ailleurs toujours l'illustration de chaque intervention). Cette sculpture représentant le « pas d'homme », le fait que l'homme est fondé sur le manque. Tu vas développer aujourd'hui cette idée du *Gros Tas*, cet état d'être indifférencié qu'on a pour habitude de mal nommer, état fusionnel, lequel supposerait déjà deux éléments distincts. Il s'agit du sujet S non barré, à l'époque primaire de sa vie. Tu as insisté la dernière fois sur le concept de *Répétition*, fondamental dans l'accession du sujet à sa naissance, opération par laquelle va se produire la mort du *Gros Tas* originel et la création du registre symbolique. Tu as exposé les grandes lignes de ce qui suivra, les fois prochaines probablement, en nous parlant de la *Pulsion de mort* comme énergie vitale, la *Loi* et l'interdit de l'inceste qui barre la *Pulsion*, donnant naissance au *Désir* c'est-à-dire au registre secondaire. Et tu as utilisé cette formule : « *Là où il n'y a rien, L'homme invente le manque.* » Tu vas aujourd'hui nous parler plus en détail de cette notion du *Gros Tas*, cet état du petit d'homme à la naissance et développer la spécificité du primaire par rapport au secondaire. C'est ce que j'en ai perçu. Donc je te laisse la parole.

Jean-Yves Le Fur :

Bien. Je remercie *Kliniké* de me donner cette tribune. Même si « tribune », ça ne correspond pas bien mais c'est quand même ça un peu. *Kliniké* me permet, si vous voulez, de vous parler de ce qui me travaille depuis longtemps et que j'avais envie de mettre par écrit. Et comme je n'arrive pas à le mettre par écrit, du coup, je le dis. Pour le dire, il fallait bien que quelques-uns viennent m'entendre.

J'ai donc intitulé cet ensemble « du *Gros Tas* au *Grand A* ». C'est pour nous parler un petit peu de cette ontogenèse, comme tu disais Catherine, c'est-à-dire non pas de la phylogenèse car il ne s'agit pas de la genèse de l'espèce mais de la genèse de l'individu. Et quand je dis genèse de l'individu, c'est en fantasmant qu'on se placerait du côté du bébé et non pas du côté de l'observateur, adulte. C'est pour ça que je parle du *Gros Tas*, parce que je n'arrivais pas à le nommer autrement. Mais je ne suis pas le seul : Lacan n'arrivait pas à le nommer autrement non plus ; et puis Freud non plus. (Je ferai des allusions tout à l'heure à cette question d'instinct de mort dont parle Freud à sa soixante-seizième année, dans ses *Nouvelles conférences*, en 1932. Et puis Lacan aussi, reprenant la notion *Das Ding*, autour de cette « extériorité » qui est en nous. Et qui n'est pas non plus, comment dirais-je, accrochée à des signifiants. Donc ce n'est pas facile de travailler avec ça, mais en même temps c'est important puisque c'est dans cette zone primaire que se constitue certaines choses qui feront l'objet justement, comme dit Freud, du refoulement primaire, et qui permettra par la suite, justement, à toutes les autres modalités du refoulement, de se constituer et donc de nous constituer aussi en tant que sujet œdipien.

Avant de commencer, j'avais juste une petite chose à dire sur le *Gros Tas*, par rapport à ce que j'ai dit la dernière fois. Je vous avais dit que, par nature, **la Pulsion est de mort** et que, si on pouvait mettre **mort** à la *Pulsion*, c'est parce que justement dans le phénomène de la *Pulsion* qui retourne vers le **commencement**, ceci vient faire mourir d'une certaine façon le sujet en tant que **sujet manquant**. **C'est là l'intérêt de la Pulsion, c'est justement d'aller contre la naissance symbolique du sujet**. Et de pousser le sujet vers son commencement, vers ce que j'appelle le *Gros Tas*. Je vais m'expliquer tout à l'heure. Donc j'avais dit la dernière fois que ce sujet divisé (\$), ce sujet désirant étant mort dans l'opération de la *Pulsion*, donc je l'appelais **Pulsion de mort**. Et il y a un autre argument d'une certaine façon qui permet de l'appeler *Pulsion de mort*, **c'est le fait qu'elle soit vectorisée vers le Gros Tas**. Or, on ne peut pas aller vers le *Gros Tas* comme ça ! Pour aller vers quelque chose, en tant qu'humain, il faut rencontrer une « **pancarte indicative** ». Or, sur la pancarte que rencontre la *Pulsion*, il n'est pas marqué *Pulsion* de

mort dessus. Ce n'est pas marqué, comme ça : « *Gros Tas* ». Ce n'est pas marqué : « je vais par-là ». Non. Sur la pancarte que doit suivre la *Pulsion* pour se diriger, il n'est pas marqué *Gros Tas*. Il est marqué : « **mort du Gros Tas** ». Et pourquoi c'est marqué « mort du *Gros Tas* » et pas « *Gros Tas* » sur la pancarte (je parle de la pancarte symbolique), c'est parce que, en ce qui concerne l'homme, l'inscription de quelque chose ne peut se faire que par la mort de cette chose. **Le fait d'inscrire quelque chose, cette inscription même, porte en elle la mort de la chose mais, en même temps, créer la chose aussi.** Et c'est tout le rapport problématique, si je puis dire, de l'homme au langage. Parce que l'homme est dans la nature mais il a **un rapport de langage à la nature.** Donc, du coup, étant parasité de ce langage (et c'est ça la trouvaille magnifique de Freud, c'est d'avoir, – comme il le dit d'ailleurs dans ses *Nouvelles conférences* en 1932 et que relève justement aussi Lacan –, c'est que la première chose que Freud avait remarqué – certes c'était les **résistances** des premiers clients parce que la psychanalyse n'existait pas donc il inventait –, mais ce qu'il avait trouvé (je vous le dirai tout à l'heure mais c'est bien de le dire maintenant aussi ; j'ai trouvé ça très intéressant comme formule parce que c'est une formule qui n'est pas savante)... c'est qu'il s'est rendu compte qu'il avait affaire (quelle que soit la personne et chez chacune), il avait affaire à ce qu'il a appelé : « **la tendance à retrouver** ». C'est-à-dire que, c'est comme si nous étions vectorisé dans notre vie toujours à retrouver quelque chose, et c'est là que Lacan précise en disant : « si c'est tendance à retrouver l'objet, alors je vais l'appeler *l'objet perdu* ». Donc voilà comment est vectorisée, d'une certaine façon, la *Pulsion de mort*. **Elle est vectorisée vers le commencement.** Et c'est là où on verra, quand on arrivera à la question du *Grand Autre*, ce que je pense du barrage que doit introduire **la Loi** sur cette *Pulsion*. Ça ne veut pas dire que ça va l'empêcher, mais que **ce barrage va permettre d'utiliser, d'une certaine façon, l'énergie de cette Pulsion barrée, pour entraîner la création du Désir.** C'est-à-dire : élaborer quelque chose de l'ordre d'un objet qui ferait écho à cet **objet perdu premier** et qui fait que Lacan a pu mettre cette formule du sujet désirant : *sujet barré poinçon a* ($\$ \diamond a$). Mais ça je n'en parlerai pas parce qu'on n'aura pas le temps. Je m'arrêterai au *Grand A* mais il y a un très bon séminaire de Jacques Lacan qui s'appelle « D'un Autre à l'autre », « du Grand A au petit a ». Je vous invite à le lire.

Aujourd'hui, je vais donc vous parler du *Gros Tas* après cette mise au point sur les deux raisons de nommer *Pulsion*, « **Pulsion de mort** ». La première, c'est la mort du sujet désirant, du sujet barré, du sujet manquant (la mort de $\$$). Et la deuxième, c'est que pour aller à cette masse première, à ce *Gros Tas* premier, il faut passer par son inscription en tant que mort.

Donc aujourd'hui on est là pour que je vous parle de mon histoire de *Gros Tas*. Je vais essayer de vous le définir. Bien que trivial, je le reconnais, je n'ai pas trouvé mieux depuis des années comme expression, pour désigner l'état du bébé naissant, « allant devenant » un homme. Alors ça, j'ai mis ça comme ça en français parce que nous n'avons pas en français un équivalent de l'expression anglaise : *going to*. Je vais ici tenter de m'en expliquer. Et ce faisant, nous verrons si ce terme adviendra ou pas à la catégorie des concepts qui structurent à ce jour la théorie de la psychanalyse, essentiellement ceux de Sigmund Freud et de Jacques Lacan. Plusieurs m'ont dit que le mot « fusion » (fusion mère-enfant), conviendrait. Là, j'ai dit non comme Catherine le rappelait, car pour qu'il y ait fusion, il faudrait plusieurs éléments et au moins deux : or, dans ce qui nous intéresse ici, puisqu'on se place du côté du sujet naissant, **dans ce temps primaire là le pluriel n'existe pas encore**. Et c'est justement une des fonctions de la naissance de faire advenir ce pluriel. Évidemment, quand on prend ça du côté de l'observateur, on ne comprend pas parce qu'on dit : il existe quand même, faut pas déconner ! Non, non. On se met du côté de l'enfant. Cette question de l'état du petit d'homme venant de naître me met dans l'embarras pour le désigner dans sa consistance, dans sa conscience psychique et, je dirais même, comme Freud, dans sa **réalité psychique**. Je décide donc de garder cette expression qui m'a échappée un jour où je voulais capter l'attention d'un auditoire sur la spécificité du primaire par rapport au secondaire, notamment quand Freud nous parle du « refoulement primaire » comme nécessaire au refoulement secondaire. Le *Gros Tas* désigne donc tout ce temps originaire, de cet espace primaire qui nous fonde et qui vit à jamais en nous et qui donne matière à toute l'élaboration inconsciente de l'homme. Mais en disant cela, je ne dis pas que c'est **toute** la matière de **l'Inconscient** mais une matière première, parasitée de langage, qui va être triturée, **usinée par la Pulsion et la construction de la « machine Désir »**. Donc ce sont ces deux choses-là : la *Pulsion* et la construction de la machine *Désir*, ce sont ces deux choses-là qui vont triturer cette matière première. Et donc, cette construction de la machine *Désir*, à la fois universelle, pour tous dans son principe, et singulière et spécifique à chacun dans son style, son expression et son incarnation. La caractéristique fondamentale et incontournable de la psychanalyse -sinon elle n'existe pas- est d'être à l'écoute de cette parole singulière de chacun. Ce que Jean Oury appelait « le lointain de l'autre ». (J'ai appris cela après son décès en 2014. C'était paru dans un article de journal.) C'est la multiplicité de ces singuliers, qui va créer, élaborer, confirmer l'universel de la trouvaille freudienne. Et non l'inverse ! Qui serait de chercher à entendre chez chacun la confirmation d'une théorie universelle préexistante. Vous voyez : il s'agit de deux démarches différentes. Chez

Freud, on part du singulier et, petit à petit, on se laisse menée par ça pour élaborer la question théorique, quitte à changer la théorie si c'est nécessaire (c'est la clinique qui est première). Mais n'empêche que c'est important d'élaborer une théorie pour opérer dans la pratique clinique. Par contre, il y a une autre possibilité, et c'est celle-là qu'a pris à son compte quelqu'un comme Carl Gustav Jung (et je crois que c'est une des raisons, ce n'est pas la seule, mais c'est une des raisons du fait qu'ils se sont séparés, Jung et Freud), c'est que, ayant découvert, entendu quelque chose de l'ordre universel sur le plan théorique, on va travailler sur le plan individuel à retrouver sur le plan individuel ce qui va faire confirmation de cette théorie universelle pour tous. Vous voyez, c'est deux démarches différentes. Elles sont intelligentes toutes les deux sauf qu'il y a un risque chez Freud plus grand, je trouve, que chez Jung. Parce que Freud se soumet à ce qu'il va rencontrer et il va triturer ce qu'il rencontre, pour lui donner une articulation. Donc la théorie doit être continuellement vivante. Et c'est pour ça que j'ai demandé à *Kliniké* : « est-ce que je pourrais parler à des gens, pour dire ce que j'ai à dire, parce que je n'arrive pas à l'écrire ? » Mais je pense aussi qu'une fois que c'est écrit, c'est mis et on n'en parle plus ! Et je crois qu'il y a quelque chose qui doit rester vivant, et élaboré, et élaborant dans le champ de la psychanalyse. Et tous ceux qui travaillent en se référant à la psychanalyse, je leur dis : n'oubliez pas que si vous choisissez la question de la psychanalyse comme référence, comme règle du jeu d'une certaine façon pour votre travail, n'oubliez pas que si vous choisissez ça, vous êtes obligés d'être partie prenante dans cette affaire et d'essayer, chacun à sa manière, chacun à sa mesure, chacun comme il veut ou comme il peut, de participer à la création de la psychanalyse. Et non pas de la prendre comme une chose finie. Donc voilà la différence entre deux façons intelligentes, je pense, d'essayer de réfléchir à la conception de l'être humain. Et, cette différence justement, d'être à l'écoute de la singularité de la parole de chacun, c'est cela aussi la **neutralité bienveillante**. Parce que vous êtes obligé d'être bienveillant à partir du moment où chacun est original. Donc à l'écoute, comme dit Oury, du « lointain de l'autre », de l'inconnu, de l'étranger. C'est cela aussi la neutralité bienveillante. Ceci dit, la bonne connaissance de la théorie psychanalytique universelle de Freud et Lacan et quelques autres est nécessaire évidemment aux praticiens pour approcher au mieux cette neutralité bienveillante. Et là je vous donne un petit truc qui me paraît très important : quand on dit « neutralité bienveillante », ce n'est surtout pas dire « vouloir le bien de l'autre ». Parce que quelques fois, on peut pervertir les choses rapidement en traduisant « bienveillant » avec « vouloir le bien de l'autre ». Et bien ça, c'est une des rares choses (mais il y en a quand même quelques-unes), qui est interdit dans le champ de la psychanalyse. Il est fondamentalement interdit dans le champ de la psychanalyse de vouloir

le bien de l'autre. C'est utile pour d'autres champs mais dans celui-là, non ! C'est proscrit. Quand bien même on aurait une tendance à vouloir le bien de l'autre, c'est plus difficile d'exercer le métier dans ces cas-là. Et j'en sais quelque chose ! C'est la rigueur de la posture du praticien dans le champ de son art de la psychanalyse, qui permet de donner valeur (scientifique ?). Je dis « scientifique » parce que Freud n'a eu de cesse que d'avoir le « scientifique » en perspective. Et Lacan aussi. Pourquoi ? Parce que c'était une manière de montrer que la découverte qui était faite là, ce n'était pas seulement une affaire d'opinion, de l'un ou de l'autre. Ou une manière de faire. Ou un style. Il y avait aussi des éléments (qui ont été créés avec difficulté) qui ont permis de donner à la structuration théorique une certaine rigueur et une certaine richesse. Donc c'est la rigueur de la posture du praticien dans le champ de son art de la psychanalyse qui permet de donner valeur scientifique ou pas aux éléments et paroles entendus qui vont faire avancer la théorie universelle de la psychanalyse et une certaine connaissance de l'homme sur lui-même.

D'après le registre, et ce que je crois savoir, je suis né il y a quelques années. Mais quand bien même il n'y aurait pas de registre, il me semble que tous les hommes sur cette planète partagent la même conviction, quelle que soit leur langue ou leur culture, c'est qu'ils parlent aujourd'hui parce qu'ils sont nés un jour, hier. Alors ceci est bien sûr une évidence. Il paraît ridicule de dire cela. Mais ce qui l'est moins, évident, malgré les apparences de la réalité, c'est **en quoi consiste la naissance d'un homme**. Et c'est un peu l'objet de mon travail sur ces quelques années-là. Je vous propose une construction bâtie sur une curiosité, éclairée par une vie de travail à écouter parler les hommes, les femmes, les enfants à propos de leurs souhaits d'aller mieux ou de vivre tout simplement. J'espère vraiment que quelques-uns d'entre nous, et d'entre vous, trouveront dans mes énoncés, matière à travailler pour vous-même un rapport plus créatif à la théorie psychanalytique et à vos professions si elles sont dans le domaine des soins, de l'éducatif, de l'accompagnement, du droit, etc. Mais pourquoi pas aussi, à vous-même. Donc aujourd'hui je vais essayer de définir ce que j'appelle *Gros Tas*. Je crois que c'est l'intranquillité d'avoir à vous en parler qui a fait que me sont venues à l'esprit deux lectures. La première s'intitule « **L'angoisse et la vie instinctuelle** » dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* écrites par Freud en 1932. Il avait 76 ans. (Si je précise toujours les dates comme ça, avec les âges, c'est pour montrer que cet écrit-là il a été fait alors que Freud était imbibé par tout ce qu'il avait déjà posé, inventé, structuré. Donc s'il dit quelque chose à ce moment-là, c'est à prendre en considération. Parce qu'à cet âge-là, on dégage les choses qu'on pense essentielles. Donc voilà le texte qui m'est venu à l'esprit, comme ça,

(enfin, des éléments de texte et c'est dans ce texte-là qu'il parle justement de l'instinct et du rapport avec l'univers, etc. Bref.) Et le deuxième, c'est les deux chapitres quatre et cinq du séminaire 7, que nous travaillons actuellement dans mon séminaire mensuel, sur « l'éthique de la psychanalyse » de Jacques Lacan, intitulé *Das Ding*, en référence à Freud et dit à ses séminaires des 9 et 16 décembre 1959 (donc il avait 58 ans), et édité en 1986 par Seuil dans la collection « champ freudien ». Voilà les deux trucs qui me sont venus et, s'ils me sont venus à l'esprit ça ne doit pas être pour des prunes parce que je travaillais quelque chose qui avait à voir avec ça, et si je vous l'ai dit, c'est peut-être parce que aussi dans ce que je dis là on va avoir des choses qui ont rapport avec ça aussi. Ça vous permettra d'aller voir. Le *Gros Tas* représente l'individu humain à l'état naissant (ça je l'ai dit déjà 36 fois), c'est-à-dire un « quelque chose » extrêmement vivant et extrêmement mal défini. Cette extrémité naissante de notre être porte en elle tout ce qui, de nous, est **matière, corps et extériorité**.

La question de matière et de corps et d'universel, tout ça je l'ai trouvé chez Freud, sur la question de l'instinct et sur le fait d'avoir toujours tendance à retourner à la case départ, si je puis dire, et l'extériorité, qu'on porte en nous, je l'ai retrouvée dans *Das Ding* dont parle Lacan dans son séminaire à propos de ce dont on est porteur, donc de façon intime et pourtant qui est quelque chose de l'ordre de l'extérieur, en nous. Donc matière veut dire tout ce qui, de l'univers, nous a fait, et c'est là où Freud nous parle de toutes les espèces et tout ce qui est vivant comme si il y avait une poussée, comme ça, de retour à la case départ et aux particules qui nous ont fait. **Donc « matière » veut dire : tout ce qui de l'univers nous a fait. Et « corps » veut dire : tout ce qui, de la biologie, nous permet de vivre dans cet univers. Et enfin « extériorité » veut dire : tout ce qui, de nous et en nous, échappe à notre conscience et à notre maîtrise et a toute inscription possible aussi bien symbolique, imaginaire que réelle.** C'est intéressant d'avoir ce côté extérieur au point où ce n'est même pas inscriptible. Donc il faudra trouver d'autres manières pour **inscrire quelque chose en rapport avec ça**. Si ce que je viens de dire à l'instant est vrai (et je le crois évidemment, sinon je ne le dirai pas), alors je ne devrais même pas envisager de vous parler du *Gros Tas* parce que si il n'est pas inscriptible, il n'est donc pas inscrit en tant que tel et donc il n'existe pas. Quelque chose qui n'est pas inscrit n'existe pas ! Comment faire pour sortir de cette impasse ? (Je ne vais pas vous parler de quelque chose qui n'existe pas...) Et bien, quand je suis tombé là-dessus, j'étais un peu emmerdé, j'avoue. Et puis quand je me suis posé la question : « comment faire pour sortir de cette impasse ? », j'ai pris les choses au plus simple et j'ai dit : « eh bien, comme dans toute impasse, je me retourne et je regarde d'où je

viens ! ». L'image m'a aidé. Et là je vois la clinique analytique de toute ma pratique, d'une part, et d'autre part j'entends Freud et Lacan parler. Et chez Freud, j'entends quoi ? J'entends une expression (dont je vais vous parler tout à l'heure et que j'avais perdue de vue depuis longtemps et puis que j'ai retrouvée à l'occasion), une expression de Freud qui dit : « **la tendance à retrouver** » (c'est ce que je vous disais tout à l'heure) qui fonde l'orientation du sujet humain vers l'objet. Donc c'est une découverte majeure, première, qui passe inaperçue et qu'il retrouve quand il est âgé. Enfin, ce n'est même pas lui qui le retrouve, c'est Lacan qui le retrouve. Nous sommes tous habités par cette tendance à retrouver. Donc voyez bien là... (et je pense que c'est profondément vrai, je pense qu'il y a un vecteur en nous qui va toujours de ce côté-là et c'est ça que moi j'ai appelé la *Pulsion de mort*). Et Lacan de qualifier cet objet, d'**objet perdu**. Ça, c'est bien l'esprit cartésien de Lacan aussi, même s'il a mis en cause certaines choses (au niveau de Descartes) mais, quand même, et c'est important qu'il l'appelle ainsi parce que ça permet de fixer les choses. Je dirais presque que le génie de Lacan, ça a été d'arriver juste après Freud et d'avoir pu justement mettre la découverte de Freud sous une forme audible. Ça paraît bizarre de dire ça parce que souvent quand on entend parler autour de Lacan, où je ne sais plus qui disait l'autre jour à la télé que Lacan lui « tombait des mains »... bref, un grand nom de la psychiatrie. Ça tombe des mains justement si on ne se coltine pas à l'étrangeté du discours singulier de chacun qui va nous enseigner de quoi nous sommes faits. Donc Lacan a appelé, comme Freud parle de la tendance à retrouver... l'objet, Lacan va l'appeler « l'objet perdu ». Ceci montre bien que, dès le début de notre vie, notre énergie vitale est orientée vers cet objet perdu. Elle n'est pas orientée vers l'extérieur, vers la vie à faire là-bas. Elle n'est pas orientée vers le futur. Non ! Elle est orientée vers là d'où je viens. Ceci montre bien que, dès le début de notre vie, notre énergie vitale est orientée vers **cet objet perdu que j'appelle Gros Tas**. Voilà comment commence à se préciser mon affaire de *Gros Tas*. Et si je l'appelle *Gros Tas*, c'est aussi pour éviter de le confondre avec un objet partiel quelconque et aussi pour ne pas l'oublier. C'est vite fait de mettre un truc sur cet objet. C'est pour ça que Lacan dit qu'il ne faut pas l'identifier d'une façon très définitive. D'où mon terme de *Gros Tas*. Et donc, pour éviter de le confondre avec un objet partiel quelconque et aussi, mais pas seulement pour ça, et aussi pour ne pas oublier que ce qui est premier, ce n'est pas mon *Gros Tas* et ce n'est pas l'objet perdu de Lacan non plus ; mais bien « **la tendance à retrouver** », repérer par Freud dans sa clinique et qui fonde la base de la **structure dynamique de l'Inconscient**. Donc il faut rendre à César ce qui est à César : la trouvaille, c'est Freud, par cette « **tendance à retrouver** ». Après, bon, Lacan propose le terme « **d'objet perdu** » : c'est pratique et c'est bien mais, moi, je propose *Gros Tas*. On verra pourquoi après.

Parce que le *Gros Tas* il faut qu'il meurt pour que « je » advienne. Mon *Gros Tas* me paraît utile alors, pour me repérer en clinique. En tout cas, moi, ça m'a rendu service pour, après coup évidemment, m'aider à me repérer entre primaire et secondaire, entre Thanatos et Eros, entre délire et *Désir*, entre jouissance et jubilation. Tout à l'heure, je vous ai dit que le *Gros Tas* n'existe pas. Certes. Mais il **insiste**. Il n'existe pas mais il insiste. Et c'est ça qui importe et que nous rencontrons tout le temps dans la pratique. Et c'est là où j'apporte je pense quelque chose d'original, peut-être, parce que si il n'existe pas mais qu'il insiste, j'apporte cette originalité en disant que c'est comme **un centre de gravité** qui attirerait à lui toutes les forces que le sujet déploie pour se construire, se protéger, s'exprimer, exister et être tout simplement. Ceci pousse chacun à déployer une grande quantité d'énergie **pour ne pas succomber à cette force de gravité** et développer sa capacité à exister comme sujet **divisé par son *Désir* ou comblé par son délire**. Et le plus souvent tirillé entre les deux. Vous voyez : le *Désir* qui, par nature, divise le sujet et le délire qui, par nature, permet au sujet de vivre mais avec cette tendance à la complétude. D'où la *Répétition* pathologique éventuellement du délire. Cette force centripète du centre de gravité qu'est le *Gros Tas* est importante parce qu'elle permet, d'une part, de mieux comprendre ce que Freud nous dit quand il nous parle de la force constante de la *Pulsion* et, d'autre part, de mieux percevoir l'orientation également constante de cette force vers cette supposée totalité initiale perdue que j'appelle *Gros Tas*. Cette identification du *Gros Tas* qui insiste, en tant que centre de gravité, qui crée et oriente la force de la *Pulsion*, c'est le premier caractère que je propose pour sa définition. Or (je vais vous donner la définition du mot définition), puisqu'une **définition** c'est l'opération par laquelle on détermine le contenu d'un concept en énumérant ces caractères, je vous en propose un deuxième. **Après celui de créateur et orienteur de la force de la *Pulsion* (donc ça c'est le premier caractère du *Gros Tas*), le deuxième caractère c'est celui d'inscrire la mort au registre de la naissance**. En effet, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, en commençant par une mise au point sur la *Pulsion de mort*, c'est en tant que mort que le *Gros Tas* s'inscrit. Et j'ai poursuivi ma phrase en disant comme d'ailleurs toute chose humaine. Je donne donc la définition suivante du *Gros Tas* : **le *Gros Tas* est cet état du commencement de notre vie qui porte en lui tout ce qui, de nous, est matière, corps et extériorité et qui est défini par deux caractères. Le premier : de créer et d'orienter de façon centripète et constante la force de la *Pulsion*. Et le deuxième caractère : c'est d'inscrire la mort au registre de la naissance**. Puisqu'il faut que le *Gros Tas* meurt pour que le *Désir* advienne. Mais ça, c'est une autre paire de manches, parce que après il faudra que le sujet élabore quelque chose dans l'ordre du registre œdipien pour pouvoir inscrire

institutionnellement en lui, si je puis dire, la notion de **la loi** qui viendra faire barrage à **la Pulsion**. Mais on verra ça dans d'autres séances après.

Il m'appartient maintenant de vous emmener vers le *Grand A*, pour que, sur le chemin, nous découvriions ensemble comment le sujet non manquant et pulsionnel du **commencement** va advenir ou pas au sujet manquant et désirant de l'**origine**. Je vous avais dit ça déjà dans l'introduction : c'est qu'il était nécessaire d'avoir vécu un peu et s'être construit un peu de façon à pouvoir inscrire quelque chose de l'ordre de l'**origine**, parce que au début on ne pouvait pas, on n'avait pas les éléments symboliques suffisants. Et c'est pour ça que je vous avais beaucoup parlé de la **Répétition** qui était une opération de jeux nécessaires, pour pouvoir créer ce champ symbolique justement qui permettait de **transformer le rien en manque**.

Donc, je répète parce que ça vaut le coup de la dire deux fois cette définition (je ne la dirais pas 36 fois. Après... ce sera fini, après.) : **le Gros Tas est cet état du commencement de notre vie qui porte en lui tout ce qui, de nous, est matière, corps et extériorité et qui est défini par deux caractères. Le premier caractère c'est de créer et d'orienter de façon centripète et constante la force de la Pulsion. Et le deuxième caractère c'est d'inscrire la mort au registre de la naissance. Donc il n'y a pas de naissance sans mort.**

Normalement, pour la suite, ce serait le **deuxième samedi d'octobre** et le **troisième samedi de mars**. Voilà les fonctionnements annuels.

Nous commencerons donc en octobre par la confrontation du sujet au *Réel*. Alors le *Réel*, évidemment, c'est le mot tel qu'il est défini par Jacques Lacan. Et pourquoi j'ai choisi ça comme deuxième chapitre, si je puis dire, après avoir dit ce que j'ai dit sur le *Gros Tas*, c'est parce que justement le *Réel* va nous convoquer à quelque chose concernant, comment dirais-je... **l'affrontement à l'innommable**. Quelque chose qui n'a pas encore été inscrit. Et le génie de Lacan ça a été de nous proposer **cette représentation du nœud borroméen avec le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire** pour nous montrer que l'on ne pouvait pas parler de l'un sans les deux autres. Encore fallait-il qu'il nous présente cette représentation pour nous permettre de savoir de quoi on parle. Et ça nous permettra, je pense, avec utilité, de nous représenter ce cheminement vers le *Grand Autre*. Parce qu'on est parti du *Gros Tas*, maintenant on va essayer d'avancer vers le *Grand Autre* et la première étape sera de vous parler du *Réel*. Et les conséquences de cette confrontation au *Réel*. J'ai noté quatre conséquences, qui me semblent importantes (mais il peut y en avoir d'autres). La première conséquence

de cette confrontation au *Réel* c'est : **qu'en est-il pour l'avenir du *Gros Tas* ?** La deuxième conséquence : **qu'en est-il pour la création du *Désir* ?** Troisième conséquence : **qu'en est-il pour l'inscription de son origine ?** Et enfin, quatrième conséquence : **qu'en est-il pour l'expression artistique ?** Ceci étant ouvert pour la suite, donc en octobre.

Mais pour aujourd'hui, avant de passer à vos questions, ce que je viens de vous exposer pendant une heure induit que **c'est parce qu'il y a *Thanatos* qu'il peut y avoir *Eros* et pas l'inverse.** D'où l'importance que **la mort soit inscrite dans la naissance, pour pouvoir construire et accéder au monde du *Désir* (*Eros*) ensuite.** Voilà... ce que je voulais vous dire aujourd'hui.



Séminaire de Jean-Yves LE FUR

Psychanalyste

Avec le soutien de l'association *Kliniké*

« Du *Gros Tas* au *Grand A* »

3^{ème} intervention : Le Réel

samedi 13 octobre 2018

de 15h15 à 18 h

Après la définition du *Gros Tas*, il m'appartient maintenant de vous emmener vers le *Grand A* (concept de J. Lacan) pour que, sur le chemin, nous découvriions ensemble comment le sujet non-manquant et pulsionnel du commencement va advenir ou pas au sujet manquant et désirant de l'origine.

Nous aborderons aujourd'hui la confrontation du sujet au *Réel* (concept tel que défini par J. Lacan) et les conséquences de cette confrontation

- 1- Pour l'avenir du *Gros Tas*
- 2- Pour la création du *Désir*
- 3- Pour l'inscription de son origine
- 4- Pour l'expression artistique

Afin d'amorcer votre réflexion, je vous propose d'entendre « la réalité » comme ce qui, du *Réel*, est devenu « imaginable » et donc « nommable » grâce à une mise en œuvre symbolique à l'occasion de l'angoisse du sujet confronté à ce *Réel*.

Manufacture des Tabacs

61, boulevard Stalingrad
à Nantes

Tarif : 10 € – 5 € (étudiants et demandeurs d'emploi)

Chapitre 2 – Le Réel– samedi 13 octobre 2018

Thomas Bonifait pour Kliniké :

Bonjour à toutes et à tous. Nous avons le plaisir, au nom de *Kliniké*, de vous accueillir Jean-Yves Le Fur pour le troisième temps de votre séminaire intitulé « du *Gros Tas* au *Grand A* ». Vous nous avez proposé lors des deux premières rencontres de vous suivre dans ce qui constitue le commencement, autrement dit avant que du sujet en tant qu'il serait divisé par le langage puisse advenir. La constitution du *Gros Tas*, en tant que lieu de l'originnaire, est donc un préalable à l'émergence d'un sujet désirant. Vous insistez pour que le *Gros Tas* ne soit pas entendu du côté de la fusion car ce terme renverrait déjà à un pluriel qui n'existe pas encore à l'endroit du *Gros Tas*. Une des fonctions de la naissance sera de faire advenir ce pluriel. Je reprendrai ce que vous avez énoncé la fois précédente : contrairement au sens commun qui veut que la vie précède la mort, avec cette affaire de *Gros Tas* vous précisez que c'est de l'inverse dont il s'agit. Le mortifère précède le vivant. Autrement dit, le sujet à venir devra se dépêtrer de son *Gros Tas* s'il veut pouvoir advenir à un être de *Désir*. Le *Gros Tas* pourrait donc, il me semble, être en lien étroit avec la question de la jouissance. Dans vos interventions précédentes, vous rappelez que le *Gros Tas* est une invention au sens où ça n'existe pas. Après être venu préciser ce qui n'existe pas, mais qui paraît tout à fait essentiel dans l'émergence du paraître, vous nous proposez aujourd'hui de venir parler du *Réel*, là où il n'y a pas les mots pour le dire. Nous sommes donc à l'endroit de l'en-deçà de la parole, pour que ça puisse se mettre à causer. Vous nous proposez de nous emmener aujourd'hui au point de passage du sujet non manquant et pulsionnel tout pris dans le *Gros Tas*, au sujet manquant et désirant. Je vous laisse donc la parole à présent pour évoquer, entre autres, l'effet de la confrontation du sujet au *Réel* et des conséquences qui en découlent.

Jean-Yves Le Fur :

Bien. Je vous remercie. Donc il y a plusieurs conférences prévues pour essayer de situer ce que j'ai essayé de dire il y a très longtemps sur le *Gros Tas*, pour essayer de représenter quelque chose de primaire et qui est innommable (et comme disait Guy l'autre fois quand je suis intervenu, qui a à voir évidemment avec *Das Ding* dont parle Freud et que reprend Lacan. Mais ce n'est pas que ça.). Ce que je veux dire aujourd'hui c'est qu'il y a une certaine logique dans les différents chapitres que je donne.

La première fois c'était une introduction, c'est normal. Et le premier chapitre, si je puis dire, c'était une sorte de définition du *Gros Tas*. Et maintenant, une intervention oblige une suivante si je puis dire. Il y a une logique dans la suite, ce n'est pas seulement une somme de choses qui pourrait nous aider. Il faut prendre en compte la logique du déroulement temporel des choses. C'est pour ça qu'après avoir parlé du *Gros Tas* je me sentais obligé de parler du *Réel*. Or chacun sait, enfin ceux qui connaissent un peu le concept de *Réel* chez Lacan, que c'est un concept assez difficile. Et vous retrouverez d'ailleurs des choses intéressantes là-dessus dans la transcription de son séminaire sur James Joyce, du « sinthome », qui est le dernier séminaire publié que j'ai. Et à l'époque, Lacan avait environ 75 ans.

Donc je vais reprendre un peu le petit mot que j'avais mis en exergue sur la petite affichette et puis dévier un peu car il y a des choses qui me sont apparues. En fait, en faisant ce travail-là j'ai fait deux découvertes. Je vais vous en parler parce que moi-même j'étais surpris. Après la définition du *Gros Tas*, il m'appartient maintenant de vous emmener vers le *Grand A* (concept de Jacques Lacan) pour que sur le chemin nous découvriions ensemble comment le sujet non manquant et pulsionnel « S » du commencement va advenir ou pas (ce « ou pas » est très important) au sujet manquant et désirant du sujet \$ de l'origine. C'est pourquoi j'ai choisi de vous parler du *Réel* maintenant parce que le *Gros Tas* appartient au *Réel*. Et quand je me suis dit à moi-même « appartient au *Réel* »... ça c'est un vieux réflexe que j'ai depuis ma jeunesse de collégien, automatiquement j'ai le signe « appartient » en mathématiques qui me vient à l'esprit. Et, comme ça fait très longtemps que je n'ai pas vu ce signe là, j'ai eu un doute. Alors j'ai été voir sur Internet (c'est pratique pour ça) si je ne me trompais pas en tant que signe « appartient » dans la théorie des ensembles. Et effectivement, je ne me trompais pas. Mais, ceci dit, ça m'a permis de découvrir (et c'est **ma première découverte**) qu'un homme a utilisé ce signe pour montrer que l'homme appartient au monde. Alors ce n'est pas innocent parce que le fait d'appartenance en mathématique ce n'est pas tout à fait le même que l'appartenance courante. Il y avait déjà une signification un peu symbolique assez importante. Et je vais juste vous présenter un tout petit peu cet homme-là. Parce qu'il y a plusieurs raisons qui me l'ont fait apprécier. Je ne le connaissais pas, je l'ai découvert. C'est un mathématicien, de 85 ans aujourd'hui, qui a fait ses études de maths à Rennes où il a passé sa thèse d'État de mathématiques. Et dès l'âge de 12 ans, en 1944 il publie des poèmes et d'autres encore dans les années 50. À l'époque il était jeune, il n'était pas encore mathématicien. Mais il avait un goût pour la poésie. Et dès son jeune âge (vous voyez il a commencé à 12 ans après c'était 16 ans, 18 ans, 20 ans), dès cette époque-là, il était reconnu par Louis

Aragon. Vous vous rendez compte ? Il était jeune. Et après sa thèse de mathématiques, il a passé une autre thèse, une thèse de littérature. Et ça, c'est aussi un truc qui m'a intéressé, parce que sa thèse de littérature, il l'a passée sous la direction de Yves Bonnefoy. Or, Yves Bonnefoy, pour moi, c'est une référence concernant Giacometti. Et cet homme, je vais quand même vous donner son nom, comme ça vous irez voir. Il a une œuvre énorme. Déjà quand il était en maths, il a fait sa thèse autour (et c'est ça qui m'a intéressé aussi) de la structure des vers que créaient les trouvères et les troubadours à l'époque de l'amour courtois. Donc c'est quelqu'un qui a analysé de façon mathématique, la composition poétique à l'époque de l'amour courtois. Ça ne nous laisse pas indifférent par rapport à tout ce que l'on sait, tout ce que Lacan nous a aussi invité à travailler pour entendre ce qu'il en est justement de la question de l'amour. Voilà pourquoi cet homme-là m'a intéressé alors que je ne le connais pas. On a fait connaissance à l'occasion de ma recherche sur le *Réel* (Enfin, j'ai fait connaissance avec lui parce que lui, enfin bon...). Il s'appelle **Jacques Roubaud**.

Et **ma deuxième découverte** a été le lien, et on verra ça tout à l'heure, entre le *Réel* et la faute originelle. Je trouve ça important parce que dans notre séminaire, on lit les *Écrits*, et en ce moment on est en train de lire les textes du séminaire sur l'éthique, on va bientôt aborder la question de la morale, dont parle Lacan et c'est important aussi. Je vous dirai ça tout à l'heure : **le rapport du *Réel* avec la faute originelle**.

Il se trouve que la nature, si je puis dire, du *Réel* (ce n'est pas facile de parler de la nature du *Réel*) rend le fait d'en parler très difficile évidemment. Et pour m'en sortir, malgré tout, j'ai donc décidé de l'aborder par le biais du thème **de la confrontation du sujet au *Réel***. Je ne voyais pas comment parler du *Réel* comme ça, donc j'ai essayé d'en parler par la confrontation du sujet au *Réel* (et le *Réel* évidemment, concept tel que défini par Jacques Lacan). Et, plus précisément : **les conséquences de cette confrontation pour l'avenir du *Gros Tas* (dont je vous ai parlé la dernière fois), les conséquences de cette confrontation pour la création du *Désir*, la conséquence de cette confrontation pour l'inscription de l'origine du Sujet et, enfin, je terminerai par l'évocation de la conséquence de cette confrontation pour l'expression artistique**.

Afin d'amorcer cette réflexion, je vous ai proposé sur l'invitation à venir ici, d'entendre la réalité, comme ce qui, du *Réel*, est devenu imaginable et donc nommable grâce à une mise en œuvre symbolique à l'occasion de l'angoisse du sujet confronté à ce *Réel*. Mais avant d'aborder ces conséquences et la confrontation du sujet au *Réel*, revenons un peu sur ce

que Lacan dit à la dernière séance de son séminaire 23, le « sinthome », le 13 avril 1976. Il se trouve que le 13 avril 1976, c'est l'anniversaire de ses 75 ans (une date anniversaire pour lui). Il répond brièvement à la question d'un auditeur. Et je vais vous lire donc la question et la réponse instructive que nous donne Lacan, reprécisant à chaque fois telle ou telle de ses trouvailles, l'un ou l'autre de ses concepts (il faut reconnaître ça à Lacan, quand il est interpellé, c'est toujours l'occasion pour lui de préciser quelque chose sur les concepts qu'il a pu donner et nous éviter ainsi de nous égarer, si je puis dire). Donc, voici ce que dit l'auditeur, dans la grande salle de son séminaire : « *Je m'attends toujours à ce que vous jouiez sur les équivoques. Vous avez dit : « il y a de l'Un » (ça c'était deux ou trois ans avant). Vous nous parlez du Réel comme impossible. Vous n'appuyez pas sur IMpossible. À propos de Joyce, vous parlez de paroles imposées, vous n'appuyez pas sur le nom du père comme IMposé.* » Et Lacan répond : « *Ça, c'est une chose qui est signée. Qui est-ce qui s'attend toujours à ce que je joue sur les équivoques saintes ? Je n'y tiens pas spécialement. Il me semble que je les démystifie. Il est certain que cet « Un » m'embarrasse fort. Je ne sais qu'en faire puisque l'Un n'est pas un nombre. Comme chacun sait, et comme je le souligne à l'occasion. Je parle du Réel comme IMpossible dans la mesure où je crois justement que le Réel est, il faut bien le dire, sans Loi. Le vrai Réel implique l'absence de Loi. Le Réel n'a pas d'ordre. C'est ce que je veux dire en disant que la seule chose que j'arriverais peut-être à articuler un jour devant vous, c'est quelque chose qui concerne ce que j'ai appelé « un bout de Réel ».* » Fin de citation.

Donc, la nature du Réel est d'être « sans Loi », « sans ordre ». D'où l'impérativité de le qualifier d'impossible, d'en parler comme impossible, de l'identifier à l'impossible dont quelques caractères pourraient être : l'innommable, l'impossible, l'invisageable, l'inimaginable, l'indéfectibilité, etc. « *Le Réel, c'est ce qui se retrouve toujours à la même place* » comme disait encore Lacan, 17 ans plus tôt, dans son séminaire sur « l'éthique de la psychanalyse » le 16 septembre 1959 à propos de la chose, *das Ding*. Cet impossible du Réel lui donne donc (et c'est ça qui est important aussi) **une place constante** dans son articulation borroméenne avec le symbolique et l'imaginaire. Et donc avec le *Désir*, le délire et l'incarnation. Cette place constante, on peut la dire *intangible*. À savoir, selon la définition du dictionnaire, intangible c'est : à quoi on ne doit pas toucher, porter atteinte, que l'on doit maintenir intact. Entre parenthèses : inviolable, sacré, des principes intangibles. Voilà pour la définition d'*intangible*. Et dans ce Réel, il y a donc le *Gros Tas*, qui en porte le même caractère d'intangible. Et qui vectorise, comme je vous l'ai déjà dit, **la Pulsion comme force constante centripète**. Cet impossible et cet intangible du Réel sont essentiels à prendre en compte si nous voulons entendre ce que la psychanalyse apporte comme représentation de la naissance de chacun à l'existence de sa condition d'homme. C'est ça

qui est aussi important : **l'insistance du rapport au Réel, comme nécessité à la possibilité d'existence du Sujet. Il y a un lien logique entre les deux choses, entre l'insistance et l'existence.** Pour argumenter un peu cette affirmation, je vous propose donc aujourd'hui d'aborder les conséquences de la confrontation du sujet au Réel, dans quatre domaines. Premièrement, du **Gros Tas**. Deuxièmement, du **Désir**. Troisièmement, **de l'origine**. Et quatrièmement, **de l'art**. Je vais le faire assez vite comme ça on pourra discuter un peu après.

Pour ce qui concerne le Gros Tas, je vous en ai déjà parlé mais ça ne fait pas de mal de répéter. En effet, quand le bébé vient au monde, il n'est pas en capacité de faire le distinguo entre lui et autre chose que lui. Ce qui entraîne que là où il est, **tout est lui. Il est Gros Tas. Et si quelque chose vient à manquer, le Gros Tas meurt.** Cette confrontation primaire à l'impossible du Réel, va l'obliger à un jeu binaire, une **Répétition** pour vivre quand même, et supporter cet « insymbolisable ». C'est cette nécessité de la **Répétition**, même infime, qui va apporter les fondations du champ symbolique avec lesquelles le sujet restera en contact toute sa vie durant, d'une manière plus ou moins élaborée et propre à chacun par le biais de ce qu'on appelle le rythme. Et tout concourt dans notre vie à **rester en contact avec cette Répétition originelle et fondatrice par les rythmes**. Il y a les rythmes biologiques (corps, sommeil, etc.), les rythmes physiques (jours, nuits), les rythmes sociaux (travail, repos), les rythmes culturels (fêtes, événements, etc.). Et je n'oublie pas bien sûr la danse, la musique, la poésie et le théâtre : tout ce qui est concerné au plus haut degré par le rythme. C'est pour cela je crois qu'il est si important que chacun se trouve un rythme de vie qui lui convienne et que nous sommes si mal quand ce n'est pas le cas. Ce n'est jamais parfait bien sûr mais je pense qu'il faut y prêter attention. Voilà pour le rapport du Réel et du Gros Tas.

À propos du Désir, cette confrontation au Réel est aussi très importante car elle est **fondatrice** de la mise en œuvre, ou pas, de la naissance du Désir, en transformant par la **Répétition** encore, ou pas, la mort du Gros Tas en **manque d'objet**. Ces deux « ou pas » sont importants parce que ce n'est pas obligatoire. Vous avez des personnes qui n'arrivent pas à franchir, si je puis dire, comment appeler ça, la porte qui ouvre le champ du Désir. Du coup, ils restent, si je puis dire (c'est ça mon astuce quand j'avais dit : « le délire c'est le Désir qui bat de l' "P" »), ils restent dans le délire, ou dans la psychose. Mais n'empêche que c'est un moyen utile quand même pour vivre. Parce que s'il n'y avait pas le délire, comment feraient-ils ? Mais comme ils n'ont pas accès au Désir, du coup il ne reste que le délire et la jouissance. Cet *objet perdu*, dont parle Lacan, ou *cette tendance à retrouver*, dont parle Freud (c'est ça la question du manque

d'objet, primaire), Lacan en parle comme objet perdu, Freud aussi, sur la fin de sa vie, en parle comme une chose au tout début de la psychanalyse quand il était jeune, c'est d'avoir découvert dans sa clinique que les gens à qui il avait affaire, avec leurs symptômes, etc., ils étaient dans cette dynamique « **d'une tendance à retrouver** ». Et c'est ça que j'appelle, moi, la *Pulsion de mort*, c'est-à-dire quelque chose qui est, de façon centripète, orienté vers le *Gros Tas* originel (tendance à retrouver ça). Et ça, c'est ça qui va déterminer l'énergie vitale, si je puis dire, c'est ça qui est paradoxal, **la Pulsion de mort comme énergie vitale**, qui nous permettra d'exister, si et seulement si, on intègre un minimum de référence à la Loi de l'interdit de l'inceste qui viendra barrer cette *Pulsion*. Quand je dis barré, je ne dis pas supprimer. Parce qu'on a besoin des deux. *Pulsion* et *Désir*. Et ça je vous l'ai déjà dit mais il y a aussi quelque chose d'autre, de très important, dans la confrontation du sujet au *Réel*, pour l'élaboration de la structure du *Désir*. Et là je vais aborder la deuxième découverte que j'ai faite à l'occasion : c'est le fait que le *Réel* soit désigné comme impossible, sans Loi ni ordre, comme intangible, c'est-à-dire intouchable, inviolable. En effet, car si je touche à ce *Réel* impossible, intouchable, etc. alors je suis en faute. **Pourquoi je suis en faute ? C'est parce que ce Réel est intouchable. Il est interdit d'une certaine façon. Il est comme sacré. Et il est constant donc je ne pourrai pas le détruire ou le déplacer. Or, je suis obligé pourtant d'y toucher si je veux exister comme sujet désirant.** Puisque je viens d'expliquer avant, que la logique voulait que c'est la confrontation au *Réel* qui m'obligeait justement, d'une certaine façon, à créer, si je puis dire, de l'*Autre* et donc moi-même. Et donc à rentrer dans le registre du *Désir* et donc le registre de la Loi. Nous avons là, à l'origine du *Désir*, deux piliers fondamentaux, à savoir : **le manque créé par la Répétition** (comme je vous l'ai dit quelques fois : **là où il n'y a rien, l'Homme invente le manque**). Mais, en fait, c'était plutôt par rapport à la mort du *Gros Tas*. **Comme le Gros Tas doit mourir et que je veux vivre, il faut que la mort du Gros Tas se transforme en manque.** Mais en manque de quoi ? Eh bien, on ne sait pas puisque c'est la *Répétition* qui va créer le manque. On ne sait pas qui est premier de l'œuf ou de la poule : si c'est le manque qui crée la *Répétition* ou si c'est la *Répétition* qui crée le manque. Sauf qu'**en créant le manque, on crée de l'Autre. Et donc s'il y a de l'Autre, il y a de l'Un.** C'est comme ça que je me constitue en tant que sujet, justement, divisé. Et donc qui pourra avoir, éventuellement, **une origine. Et pas seulement un commencement.** Je reviendrai là-dessus quand je vous parlerai, dans une autre intervention, sur la structuration du *Désir*. J'approfondirai un peu cette question-là, comment se met en place le *Désir* et comment se structure le *Désir* en prenant en compte évidemment l'élaboration de l'interdiction de l'inceste et de l'œdipe qui permettra de, on pourrait dire ça,

d'institutionnaliser, si je puis dire, dans le monde du refoulement, dans le monde secondaire finalement, quelque chose qui viendrait symboliquement intégrer la question de la Loi et l'interdit de l'inceste, c'est-à-dire l'interdit du mélange. Or l'interdit de l'inceste et donc l'interdit du mélange, c'est l'interdit de retourner à la case départ qui est par nature, si je puis dire, un mélange. Puisqu'il n'y a pas l'*Un* ou l'*Autre*, il n'y a que le *Gros Tas*.

Mais revenons à notre souci d'aujourd'hui qui est le *Réel* et les conséquences de la confrontation du sujet à ce *Réel* concernant maintenant **l'origine du sujet**. Comme je vous l'ai dit, le petit d'Homme naissant n'est pas en capacité de concevoir et donc de percevoir de l'*Autre*. Tout est lui. Donc s'il vient à manquer quelque chose dans ce tout, ça ne peut pas être un manque mais **une destruction** qui est sa première confrontation à quelque chose qui n'a pas de sens donc à ce qui s'appelle le *Réel*. Et pour pouvoir intégrer ce traumatisme de sa naissance, il va devoir mettre en jeu (vous l'écrivez comme vous voulez : « jeu » ou « je »), une et plutôt des actions corporelles, théâtrales, de *Répétition* binaire qui va créer le minimum symbolique nécessaire pour inscrire de l'*Autre* et donc pour l'inscrire lui comme différent de cette *Autre*, donc comme **Un originé de l'inconnu qui précède et de l'Autre qui manque**. Et comme j'ai noté que c'était important pour moi je vais le répéter pour vous. Comme Un, avec un « u » majuscule, originé de l'inconnu (avec ou sans « e ») qui précède et de l'*Autre* qui manque. Vous voyez les deux choses. On a besoin de ces deux choses-là. Cette confrontation au *Réel* est donc dès le tout début de sa vie, et toujours après pour le Sujet, l'inscription, ou pas, de l'origine comme inconnu, comme *Réel*, sans Loi, sans ordre. Ce n'est pas parce que c'est sans Loi, sans ordre et innommable qu'il ne faut pas que ce soit inscrit. Ceci implique que la filiation (et, ça, c'est un autre thème qu'il serait important à développer), soit entendue comme une inscription de l'*Un*, c'est-à-dire de l'étranger, parce que si on est Un, on est, par définition logique, un étranger. On est étranger et on naît étranger et pas semblable. Une inscription de l'*Un* de l'étranger et donc pas une inscription du semblable. Mais aussi de l'inscription du *pas seul* parce qu'il n'y a pas de l'*Un* sans l'*Autre*, puisqu'il a fallu qu'il y ait de l'*Autre* pour qu'il y ait de l'*Un*. Donc, ça, c'est, il me semble, très important : qu'il y ait de l'*Un* donc de l'étranger et aussi de l'*Autre*, parce qu'il n'y a pas de l'*Un* sans l'*Autre*, puisque les deux sont créés en même temps. Et donc ça, ça pose une réflexion qu'il faudrait développer sur la généalogie, la succession, le nom, l'appartenance, le clan, la communauté, les nations etc. Mais bon, ça on le verra peut-être quand je ferai mes interventions sur la Loi et sur le nom. Plus tard. Parce que la fois prochaine, vue la logique de mon développement, je serai obligé de vous faire une intervention sur **la**

Pulsion. Donc on verra ça plus tard. Ici, ça mériterait un débat sur la généalogie et l'étranger, l'inconnu. Enfin, l'inconnu : oui, l'origine inconnue et l'origine de l'*Autre*.

Enfin, **quatrièmement**, pour ce qui est de **l'art**, mon quatrième point concernant la confrontation du sujet au *Réel*, il apparaît maintenant que **l'art est une production qui va de l'Un, avec grand « U », à l'Autre, avec un grand « A », et de l'Autre à l'Un.** Et tous les deux créés par la *Répétition* corporelle du Sujet naissant confronté à l'absurde de l'insistance du *Réel* qui le convoque à son existence pour ne pas sombrer dans une totalité innommable. Alors, j'avoue que ça fait une phrase un peu longue. Voilà comment je peux définir aujourd'hui en tout cas la question de l'art. **L'art est une production qui va de l'Un à l'Autre, de l'Autre à l'Un. Tous les deux créés par la répétition.** Et je précise : corporelle du sujet naissant confronté à l'absurde (parce qu'impossible), de l'insistance du *Réel* qui le convoque (cette insistance convoque) à son existence. Sinon, il pourrait sombrer dans une totalité innommable. Et l'œuvre qui fera **œuvre d'art** témoignera de la confrontation du sujet au *Réel* par l'Un, qui s'exprime, et par le *Grand Autre*, à qui il s'adresse. Soit, **l'unique et l'universel** et pas seulement de la représentation au mieux de la réalité, mais plutôt de la vérité momentanée de la confrontation du sujet au *Réel*. D'où, l'œuvre artistique n'est pas une réponse à une question d'existence, mais une question bien posée et unique pour chacun sur l'interrogation universelle de son *Désir* d'être là. **Interrogation universelle obligée par l'insistance de l'impossible, de l'intangible du Réel.** C'est sans doute pour cela que nous y sommes sensibles quelle que soit l'origine culturelle de l'auteur, même si nous ignorons tout de sa langue et même si l'auteur est inconnu. Et c'est sans doute aussi pour cette même raison que nous avons tant de mal à dire pourquoi telle ou telle œuvre nous touche. Sans doute que l'expression de l'artiste, de sa confrontation au *Réel* fait écho, ou pas, à notre propre confrontation à ce *Réel* qui nous a structurée depuis notre naissance. Voilà.

La manière dont j'ai choisi de vous présenter le *Réel* aujourd'hui par le biais de la confrontation de chacun à son impossible à dire, ne doit pas nous faire oublier que ce concept de *Réel* n'a de place que articulé aux deux autres concepts que sont le symbolique et l'imaginaire avec lesquels il peut se nouer de façon borroméenne, **ou pas**. De façon borroméenne, ça signifie un nouage, uniquement à trois et pas « deux plus un » par exemple. Ceci veut dire qu'aucun des trois n'est prévalant sur les deux autres.

Vous trouverez plein de choses sur les Borromées et les nœuds borroméens sur Internet. Ceci permettra à certains de mieux s'y retrouver et à d'autres de s'y perdre. Ça dépend de chacun, à vous de voir. Ceux qui le souhaitent, peuvent aussi se mettre à plusieurs ou tout seul pour lire ou relire le séminaire 23 de Jacques Lacan qui s'intitule le « sinthome » à propos de James Joyce. Ce n'est pas son dernier séminaire mais ce n'est pas loin : il n'y en a plus que deux après. Mais ce n'est pas facile non plus. C'est pour ça que c'est bien de voir ça à plusieurs, mais ce n'est pas une obligation non plus. Il y a un détail qui me paraît intéressant de signaler. C'est à propos des trois anneaux (*Réel*, Symbolique, Imaginaire), Lacan pense que : « *la droite infinie serait plus appropriée que le cercle pour parler de ça* ». Pourquoi ? Parce que le cercle on peut toujours en faire quelque chose parce que ça a toujours une apparence finie. L'intérêt de la droite, c'est qu'elle est infinie donc il n'y a pas de bout. Donc ça représente un peu mieux justement l'impossible du *Réel*.

Cette manière d'aborder la question du *Réel* par la confrontation m'oblige d'une certaine façon à vous parler, la prochaine fois, de **la Pulsion**, et plus particulièrement de **la Pulsion de mort** qui semble, ici ou là, parfois, voire souvent, prendre le pas sur **le Désir** dans notre monde d'aujourd'hui. J'ai l'impression qu'on serait bien tenté d'aller **du côté du Gros Tas** plutôt que **du côté du Désir**, et du manque. Bon. À suivre... Là, je vais faire une annonce, je ne sais pas si *Kliniké* pourra suivre, c'est sur les dates des prochaines rencontres à savoir le **samedi 16 mars 2019** pour vous parler de **la Pulsion** et le **samedi 12 octobre 2019**, sur **la Loi** pour continuer d'avancer vers le **Grand A** comme promis.



Séminaire de Jean-Yves LE FUR

Psychanalyste

Avec le soutien de l'association *Kliniké*

« *Du Gros Tas au Grand A* »

4^{ème} intervention : La Pulsion

samedi 16 mars 2019

de 15h15 à 18 h

Si le *Désir* s'origine et se structure de la confrontation du sujet à la Loi (de l'interdit de l'inceste dans le mythe oedipien), il en va autrement pour la *Pulsion* qui s'origine de notre confrontation au *Réel* comme nous l'avons évoqué la dernière fois. C'est pourquoi j'espère aujourd'hui pouvoir avancer ensemble dans l'approche de ce concept de *Pulsion* et mieux le distinguer ainsi de la question de *Désir* qui nous obligera la prochaine fois à aborder la question de la *Loi*.

Maison des Syndicats

5, place de la Gare de l'Etat
à Nantes

Tarif : 10 € – 5 € (étudiants et demandeurs d'emploi)

Chapitre 3 – La *Pulsion*– samedi 16 mars 2019

Manika Gonzalez pour Kliniké :

Bonjour à tous.

Aujourd'hui, avec *Kliniké*, nous accueillons de nouveau avec plaisir monsieur Jean-Yves Le Fur pour la quatrième intervention de son séminaire, « Du Gros Tas au Grand A ».

A l'occasion des premières rencontres, vous nous avez proposé de revisiter la question de l'originaire, de l'espace primaire qui nous fonde, en introduisant un état préalable, celui du commencement en tant qu'il précède l'origine. Naissance réelle donc, où le Sujet qui n'est pas encore advenu, est représenté en premier lieu par ce que vous nommez le *Gros Tas*. Cet état implique alors que le pluriel « n'est pas » et que le *Gros Tas* se situe en deçà de la dyade mère-enfant.

En vous plaçant du point de vue de l'enfant, vous nous expliquiez que celui-ci, pour faire advenir du pluriel, de l'*Autre*, il aura à faire au *Réel* et à se dépêtrer avec ce *Réel*. En effet, dans votre précédente intervention, vous nous rappeliez que le *Gros Tas* appartient au *Réel*. Cet état impliquant alors qu'il n'y a pas de distinguo entre lui et autre chose car tout est lui.

Dans cette perspective où le mortifère précède le vivant, vous nous soumettiez que la ***Pulsion de mort*** s'exerçait de façon centripète, comme une tendance à retrouver le *Gros Tas* originaire. **L'enfant pourra alors transformer**, comme vous le dites, « pas à pas », par la **répétition** de la « confrontation du Sujet à sa mort », **une part de ce *Réel* en réalité.**

Aujourd'hui, vous nous proposez d'avancer sur le **concept de *Pulsion*** en tant qu'elle s'origine dans notre confrontation au *Réel*. Pour souligner également le distinguo entre la *Pulsion* et la question du *Désir*, je vous laisse la parole monsieur Le Fur.

1

Jean-Yves Le Fur :

Merci. Aujourd'hui je vais vous parler de la *Pulsion*. Et comme je vous le disais, c'est quelque chose qui s'inscrit dans une continuité, parce que je voudrais vous emmener sur ce chemin qui va du *Gros Tas au Grand A*. Ça devrait donc s'achever par un travail sur le *Grand Autre* mais on verra ça plus tard. Puisque la dernière fois j'évoquais le *Réel*, il s'imposait aujourd'hui que je vous parle de la *Pulsion* qui est quelque chose d'important puisque Freud comme Lacan l'ont reconnue comme

concept fondamental. Quand on dit concept fondamental, on pourrait penser que c'est quelque chose qui s'appuierait sur une certaine réalité. Et Lacan nous fait remarquer que la *Pulsion* n'est pas si naturelle que ça. Quand bien même elle est là justement pour rappeler ce rapport à la nature, mais ce n'est pas la nature au sens seulement biologique du mot. Et vous trouverez des textes très importants (je vous les signalerai tout à l'heure) qui peuvent provoquer un certain enthousiasme car on a l'impression de participer à la création de la psychanalyse. Ce sont les textes de Freud ensuite travaillés par Lacan.

Avant de commencer, je fais juste un petit rappel, une petite mise au point, d'une de mes découvertes de la dernière fois. C'est à propos de Jacques Roubaud : j'ai découvert qu'il avait fait un petit recueil de poésies en 1967 et il ne savait pas trop comment appeler ce recueil, et ça c'est appelé : « Heu ». L'air de dire : « *On ne sait pas trop quoi.* ». Et le « Heu » en question, c'est aussi le \in dont je vous ai parlé, qui représente dans la théorie mathématique des ensembles l'*appartenance*. Je me suis aussi renseigné depuis : j'ai redécouvert que ce signe d'appartenance est un **signe anti réflexivité**. Ça veut dire que c'est une relation non symétrique et que si on dit, par ce signe, l'homme appartient au monde, on ne peut pas dire alors que le monde appartient à l'homme. Et c'est important de la part d'un mathématicien et poète et écrivain aussi, d'avoir mis ce signe comme titre de son recueil de poèmes en 1967. Pour bien montrer justement que cette affaire d'appartenance au monde à une conséquence, c'est-à-dire qu'en aucun cas le monde ne peut appartenir à l'homme. Et si je rappelle ça parce que avec la *Pulsion* (et on a déjà vu ça avec le *Réel*), on va avoir affaire à quelque chose de cet ordre-là qui a à voir avec la *Pulsion de mort*. Et, comme je vous le disais, la **force constante** de la *Pulsion* c'est une force centripète, qui retourne vers le commencement, qui retourne vers le *Gros Tas*. Pour la pulsion de vie, je parlerai plutôt de *Désir* qui est une force centrifuge et qui n'a pas été retenu comme concept fondamental de la psychanalyse par J. Lacan qui lui a préféré, à juste titre, le *Transfert*. Je vous parlerai de ce *Désir* après mon intervention de la prochaine fois sur la *Loi* et avant d'aborder la question du *Grand Autre* (*Grand A*).

La dernière fois j'ai évoqué devant vous la confrontation au *Réel* du sujet non manquant et pulsionnel du commencement. Aujourd'hui, je vais essayer de vous faire participer à ma confrontation avec le concept de *Pulsion* tel que créé par Freud et travaillé, utilisé et précisé par Lacan.

J'espère que nous pourrons ainsi mieux appréhender comment l'homme se constitue dans son jeune âge et se débrouille ensuite avec sa vie et ses symptômes à l'occasion. Donc, comme je vous l'ai dit (je vais vous le signaler tout de suite en passant parce qu'après je vais sans doute oublier), la création de cette affaire de *Pulsion*, ça commence en 1905 chez Freud dans ses « Trois essais sur la théorie de la sexualité », à propos de la sexualité infantile. Et ensuite ça se poursuit en 1915, dans la « Métapsychologie » à propos de « Pulsions et destin des pulsions », un article écrit par Freud. Je vous signale qu'à partir de 1915, et pendant tout ce temps-là, on est dans la guerre de 1914. Ses fils, ils sont partis là-bas. Donc on peut comprendre pourquoi il est occupé par cette affaire de *Pulsion de mort*. Et en 1920, on retrouve cet article dans un livre qui s'appelle « Essai de psychanalyse » et le titre c'est « Au-delà du principe du plaisir », où vous trouverez aussi à travailler cette question de la *Pulsion*. Et pour ce qui en est de Lacan, vous trouverez dans le séminaire 11 sur les quatre concepts fondamentaux, dans les chapitres « Du démontage de la pulsion » et « La pulsion partielle et son circuit » en 1964. Donc voilà : 1905, 1915, 1920, 1964.

Alors, contrairement à d'habitude, on a appris à l'école à faire une introduction, un développement et ensuite une conclusion, moi je vais commencer par la fin. Je vais vous donner une phrase et après j'espère que ce que je vous dirai permettra d'éclairer cette sorte de conclusion. La *Pulsion de mort*, donc Thanatos, ne cherche pas à détruire. Elle cherche à retrouver l'état premier, que j'appelle S non barré, primaire, que j'ai appelé le *Gros Tas* mais comme toute *Pulsion* partielle le fait également. Et ce faisant, elle vient en travers d'Eros, le *Désir*, construit par le sujet barré de son rapport au manque institué par l'intégration ou pas de la *Loi de l'interdit de l'inceste*. Puisque, quelques fois, ça échoue et l'homme n'arrive pas justement à intégrer la question de l'interdit de l'inceste et de la *Loi*, et donc doit rester se débrouiller avec quelque chose qui n'est pas comme le *Désir* mais qu'on appelle le délire. C'est pour ça que je vous avais dit la dernière fois, cette formule que « le délire c'est le *Désir* qui bat de l' "P" ». Donc voilà la phrase que l'on va essayer d'illustrer.

Et comment j'arrive à cette affirmation ?

Comme toujours depuis Freud, l'élaboration théorique de la psychanalyse est sans cesse soumise à l'expérience de la clinique et non l'inverse. Ça c'est important de le retenir aussi. Quelque part, d'ailleurs, Freud comme Lacan après lui, dit les concepts c'est bien joli, mais il faut les soumettre à la question de la clinique et de la pratique et si jamais ça ne sert pas, on les jette. Donc ils ne sont pas sacrés. Sauf que si jamais justement ça fonctionne, là, pour le coup, il ne faut pas les prendre à la légère. Donc c'est pour ça que je parle aujourd'hui, pour essayer

justement de montrer que la *Pulsion*, pour l'instant en tout cas, est toujours un concept qui fonctionne et qu'il ne faut pas prendre à la légère et pas y mettre n'importe quoi. On tâchera ensemble de découvrir ce qu'il en est.

Donc comme Freud le dit : « le progrès de la connaissance ne supporte aucune fascination des définitions ». Jacques Lacan, à propos du concept de *Pulsion* : « il sera gardé s'il fonctionne et si il trace sa voie vers le *Réel* qu'il s'agit de pénétrer ». Donc on voit bien là aussi que notre travail, si on peut continuer à faire de la recherche, c'est à travers la clinique. Mais à travers la clinique à quoi est-on confronté ? On est confronté au rapport du sujet au *Réel*. Il ne faut pas perdre ça de vue, pas se lancer tout de suite dans le rapport désirant du sujet parce que, quelques fois, on n'y est pas et donc on passera à côté. C'est pour ça qu'à une époque on nous enseignait, ce n'est pas faux non plus, que le rapport transférentiel avec un psychotique et avec un névrosé n'est pas à traiter de la même façon. J'avais coutume de dire aux étudiants que je rencontrais à Rennes : que quand on ne sait pas trop si on a affaire à de la psychose ou de la névrose, et on ne sait pas trop comment s'organiser, je conseillais toujours de s'organiser comme si on avait affaire à la psychose. Parce que quand on s'organise pour la psychose, c'est bon aussi pour la névrose. Parce que ça exige, justement, une plus grande rigueur dans la question du cadre, dans la question des lois, dans la question de la répartition des places et des temps aussi. Parce que tout le jeu du travail avec les psychotiques, c'est justement de rendre un peu plus symbolisable le rapport au temps et le rapport à l'espace. Donc permettre un certain nombre de répétitions qui permettrait d'inscrire un peu de symbolique qui les aideraient à passer de l'angoisse de la mort à la crainte du *Désir*. C'est un peu mieux quoi, un peu plus vivant. Et comme je vous le disais tout à l'heure : Thanatos est premier. Il n'empêche que Eros on en a besoin (et je vous montrerai tout à l'heure aussi comment Eros, qui fait grandir d'une certaine façon, participe avec Thanatos a créé ce qu'on a appelé la *Sublimation*).

Maintenant, pour structurer mon développement du concept de *Pulsion*, je vais faire miens les quatre termes que Freud a choisi dès 1915 pour son essai « Pulsion et le destin des pulsions », dont vous avez entendu parler, au moins certains d'entre vous, où il nous dit : « dans cet ordre, il y a premièrement la poussée, deuxièmement le but, troisièmement l'objet et enfin quatrièmement la source de la pulsion ». Donc je vais reprendre ça rapidement et après je parlerai plus directement, mais il fallait bien que je sois un peu rigoureux par rapport à ce que Freud nous a transmis et ce que Lacan a considéré comme un des quatre concepts fondamentaux.

Donc, pour ce qui concerne la **poussée**, Freud nous dit que le caractère poussant est une propriété générale des *Pulsions*. Pas seulement pour la *Pulsion de mort* : pour toutes les *Pulsions*. C'est un caractère général des *Pulsions*, et il précise : « que cette poussée ce serait même l'essence de la *Pulsion* et des *Pulsions* ». Lacan parle d'un caractère « d'irrépressible à travers même les répressions ». D'ailleurs, s'il doit y avoir répression, c'est qu'il y a, au-delà, quelque chose qui pousse. Il semble donc y avoir ici référence à une donnée dernière, à de l'archaïque, à du primordial. C'est pour ça que je vous parle de la *Pulsion* aujourd'hui, puisque la dernière fois je vous parlais du *Réel*, qui avait à voir avec le primordial du *Gros Tas*. Donc, on voit bien qu'on est encore en train de travailler sur le primordial, sur l'archaïque, et comment de là va se construire justement le rapport au *Désir*, à l'interdit de l'inceste. Pour l'instant, on n'y est pas encore, on est, je voyais ici le mot « but », j'allais dire « dans le brut », mais non. C'est déjà une chose, comme il disait tout à l'heure : « ce n'est pas si naturel que ça ». Donc la **poussée**, c'est cette force constante là centripète qui va vers là d'où je viens et qui est aussi, en tant que **poussée**, en tant que de force constante, l'essence même de la *Pulsion*.

En deuxièmement, il y a le **but**. Et c'est pour ça qu'il a mis le but immédiatement après, ça nous permet de comprendre, d'entendre ce qui va de soit, ce qui semble aller de soi, que le but de la *Pulsion* c'est la **satisfaction**, c'est d'être satisfait, et « qui ne peut être obtenu qu'en supprimant l'état d'excitation à la source de la *Pulsion* » nous dit Freud. Et Lacan précise : « L'usage de la fonction de la *Pulsion* n'a d'autre portée que de mettre en question ce qu'il en est de la satisfaction ». Donc c'est intéressant de voir que la *Pulsion* sera toujours là pour venir en travers de toute satisfaction possible. Et là, je ne peux pas résister au plaisir, de vous lire une phrase, de Lacan : « Il est clair que ceux à qui nous avons affaire, les patients ne se satisfont pas, comme on dit, de ce qu'ils sont. Et pourtant nous savons que tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils vivent, leurs symptômes même, révèle de la satisfaction. Ils satisfont quelque chose qui va sans doute à l'encontre de ce dont ils pourraient se satisfaire, ou peut-être mieux, ils satisfont à quelque chose. Il ne se contente pas de leur état, mais quand même, en étant dans cet état si peu contentatif, ils **se** contentent. Toute la question est justement de savoir qu'est-ce que c'est que ce **se** qui est là contenté. »

Je vous lis cette phrase de Lacan parce qu'il a ce génie de toujours, toujours, toujours, nous ramener à la clinique. Contrairement à ce qui est véhiculé comme quoi ce serait quelque chose de difficile à lire, c'est vrai que ce n'est pas facile, mais ce n'est pas Lacan qui est difficile, c'est la psychopathologie qui est difficile, c'est l'homme qui est difficile. Donc, le symptôme, la souffrance etc. trouve à se contenter et quel est ce **se**. Je vous propose aujourd'hui de parler un peu de ce **se** qui se contente, soit

dans le symptôme ou soit aussi dans la *Sublimation*. Ce **se** qui est là contenté, pour moi en tout cas, on pourrait dire qu'il va du *Gros Tas* à la sublimation en passant par les tribulations du délire, du *Désir*, des symptômes, en fait, de la manière pour chacun d'incarner son être au monde. Voilà pour le deuxième terme qui est justement le but : satisfaire la force de la *Pulsion*.

Le troisième terme de la *Pulsion*, c'est son **objet**. Là, je suis, à la lettre d'une certaine façon, la manière d'exposer de Freud. Dans l'ordre qu'il a présenté. « Cet objet de la *Pulsion*, c'est ce en quoi et par quoi la *Pulsion* peut atteindre son but (dont on vient de parler, c'est d'ailleurs la satisfaction). Et c'est pour ça que cet objet est ce qu'il y a de plus variable dans la *Pulsion*. Il ne lui est pas originairement lié. Mais ce n'est qu'en raison de son aptitude particulière à rendre possible la satisfaction qu'il est adjoint. », nous dit Freud. C'est-à-dire, on va saisir ce qui va se présenter qui pourrait être susceptible de satisfaire à quelque chose de l'ordre de la *Pulsion*. C'est pour ça que ça peut tomber sur beaucoup de choses, et, en fonction de différentes structures, psychotiques ou névrotiques. Et Lacan nous propose son *Objet a* comme cause du *Désir*, sauf que là c'est élaboré dans le champ du *Désir*. (Il avait déjà proposé cet objet « a » comme objet perdu, archaïque). Là, il y a une différence, la question du *Gros Tas* n'existe pas évidemment. On n'y est pas encore dans le « a » (on est dans une question d'objet perdu quand même). Pour être dans le « a », il faut être dans la dimension du *Désir*, c'est-à-dire quelque chose d'un reste permanent par rapport à la satisfaction. Et c'est la confrontation au *Réel* qui fera qu'il y aura toujours un reste à la satisfaction. Et c'est pour ça que Lacan a représenté le sujet *Désirant* par *S barré poinçon a* ($\$ \diamond a$) : l'homme se balade avec son objet « a », il reste insatisfait, si je puis dire, soit de sa *Pulsion*, soit de son *Désir*. Donc, Lacan propose son objet « a » cause du *Désir* dont la *Pulsion* fait le tour. Alors ça, c'est intéressant ce que nous dit Lacan par rapport à son objet « a » cause du *Désir*, parce que, on voit bien que comme c'est quelque chose cet objet « a » qui est de l'ordre du reste dans la recherche de satisfaction au niveau du *Désir*, la *Pulsion* elle va tourner autour. Elle ne va jamais l'atteindre. Il nous fait cette remarque, qui à mon avis a une grande importance : « la *Pulsion* fait le tour au sens de tourner autour de l'objet mais aussi de l'escamotée par un tour de passe-passe ». Il donne deux sens au mot tour. Et ce n'est pas étonnant non plus que la *Pulsion* tourne autour et fasse un tour de passe-passe, parce que l'enjeu n'est pas le même dans le *Désir* et dans la *Pulsion*. La *Pulsion*, elle, travaille avec le rapport à la vie et à la mort (je vous ai parlé de cela à propos du *Gros Tas*, qu'il allait mourir pour que le sujet $\$$ advienne). Donc c'est à la vie et à la mort. Au niveau du *Désir*, c'est différent : il y a déjà quelque chose de construit. Le manque existe. On n'est plus par apport à tout ou rien, on

est par rapport au manque. Et là, du coup, l'objet du manque, qu'on appelle le phallus, a pris sa place et donc la question c'est de l'avoir ou pas, de le perdre ou pas. Il y a déjà le rapport à la castration qui est rentré en jeu. C'est cela qu'on a du mal à trouver avec les psychotiques justement et c'est à ça que vient pallier le délire. Parce que ça fait une construction avec laquelle, si je puis dire, l'homme ou le sujet va pouvoir tourner autour ou tourner avec. Voilà pour l'objet.

En ce qui concerne enfin le quatrième point, par la **source** de la *Pulsion*, on entend le processus somatique (alors là, je vous inviterais à lire dans « Essais de psychanalyse », « Au-delà du principe de plaisir », 1920). Ce que Freud nous dit par rapport à ce qu'il a en tête à propos de la *Pulsion* et de son but, je peux vous le dire là en vitesse d'ailleurs : « Si le but de la vie était un état qui n'a pas encore été atteint auparavant, il y aurait là une contradiction avec la nature conservatrice des pulsions. Ce but doit bien plutôt être un état ancien, un état initial (archaïque), que le vivant à jadis abandonné et auquel il tend à revenir par tous les détours du développement. » Et quand il parle de ça, il parle en tant que scientifique, il ne parle pas de l'homme en particulier ; il parle de tout le vivant, y compris les plantes, y compris les animaux, y compris l'homme. « S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exception que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons internes, alors nous ne pouvons que dire : le but de toute vie est la mort et en remontant en arrière, le non vivant était là avant le vivant. » Voilà où il va situer la perspective, d'une certaine façon, de la *Pulsion* et c'est elle que j'appelle la force centripète. Donc, par source de la *Pulsion*, on entend le processus somatique qui est localisé dans un organe ou une partie du corps et dont l'excitation est représentée dans la vie psychique par la *Pulsion*. Donc vous voyez que là déjà la *Pulsion* n'est pas un phénomène si naturel que ça, dans la mesure où, cette *Pulsion* a une fonction de représentation de l'excitation, ressentie ou subie. Ça, c'est Freud qui nous parle comme ça. Lacan, lui, il précise « que les organes ou une partie du corps peuvent être source, du fait de leur structure de bord ». Ce n'est pas n'importe quel endroit du corps qui va servir de source : ça va être des histoires de corps qui ont à voir avec un bord, c'est-à-dire un bord qui vient border le *Réel*, c'est-à-dire border cet innommable. Alors ça peut être évidemment les organes, ça peut être des muscles c'est peut-être la bouche, ça peut être l'anus, ça peut être l'œil, ça peut être le regard aussi (*Pulsion* scopique). Ça veut dire : tout ce qui vient représenter un bord qui nous signifie, d'une certaine façon, que, au-delà du bord, c'est l'innommable, donc le rapport au *Réel*, donc un appel à l'énergie pulsionnelle d'une certaine façon. Il va falloir que le sujet *Désirant* puisse articuler cette énergie pulsionnelle avec la construction qu'il a faite au niveau de son rapport à l'interdit de l'inceste, à son *Désir*.

Donc ça devient complexe. Ce n'est pas la même chose d'avoir peur et d'être angoissé. Et Lacan nous dit ça souvent aussi, heureusement que l'angoisse est là car c'est l'angoisse qui nous maintient en rapport avec le *Réel* et on doit avoir un rapport avec ce *Réel*-là si on veut continuer. Et c'est ça que j'avais essayé d'évoquer, mais on m'a dit que ça n'avait pas été assez développé, sur la question de l'art. On ne peut pas concevoir la création artistique sans une confrontation récurrente et permanente au *Réel*. Mais encore faut-il avoir acquis un minimum de choses pour que ça fasse de l'art. J'ai vu des expos à Lille, il y a longtemps de ça. C'était à la mode à une époque, il y avait le langage direct. Il y avait des dessins de gens qui étaient dans des hôpitaux psychiatriques, qui étaient considérés comme fous et on exposait tout ça comme de l'art. Ça parlait de ça. Mais ce n'était pas facile de le prendre pour un tableau car ce qui était universel c'était la confrontation de tous les êtres humains à ce résultat de la confrontation au *Réel* par le psychotique, par le fou. Là, j'avoue que ma réflexion s'est arrêtée en cours de route. Il faudrait que chacun débâte de ça avec lui-même ou avec d'autres pour savoir si c'est de l'art ou si c'est simplement une expression de vérité. Sans doute sûrement mais... je passe.

Lacan précise que ces organes ou parties du corps peuvent être source, du fait de leur structure de bord, et que si il y a quelque chose à quoi ressemble la *Pulsion*, c'est à un montage puisque ça sert de représentation psychique.

Donc, je résume rapidement ces quatre points. La première chose, c'est la **poussée**, c'est-à-dire l'essence de la *Pulsion* cette force constante. La deuxième chose, c'est le **but**, la tension vers la satisfaction de cette affaire, et l'**objet** choisi à l'occasion, donc très variable. D'où la notion de *Pulsions* partielles. Mais je dirais volontiers que toutes les *Pulsions* partielles sont sur le modèle de la *Pulsion de mort*. Et donc, dans cette affaire d'objets, puisqu'on saisit tout ce qui passe à portée de main pour aller vers cette satisfaction, d'une certaine façon se situera ce qu'on appelle la **sublimation** qui est satisfaction de la *Pulsion*, même si elle n'atteint pas son **but**. Donc ce n'est pas un refoulement. Et c'est là aussi, je pense, où s'inscrit la question de l'art. De cette confrontation, il y a une production qui a une fonction tout à fait éminemment personnel de la confrontation au *Réel* et en même temps qui parle à tous, qui est universelle. D'où les réflexions qu'on est en train de faire, nous, dans notre séminaire sur Kant, par rapport à l'universel et le personnel. Et donc la **source** c'est cette excitation dans l'organe, ou une partie du corps, qui est représentée dans la vie psychique par la *Pulsion*. Donc c'est ça que j'ai un petit peu découvert ou redécouvert, c'est que la *Pulsion* avait une fonction de représentation dans la vie psychique et pas simplement être représentée par autre chose. **Elle-même a une**

fonction de représentation parce qu'elle représente ce qui ne cède pas. Elle représente ce qui revient toujours à la même place. C'est elle, notre rapport au Réel. Et c'est là où je me faisais une petite réflexion comme ça, comme quoi la névrose traitait la question du manque. Elle tourne autour. Donc la névrose se situe, si je puis dire, entre le sujet manquant et le *Grand Autre* alors que la psychose traite la question du rapport au rien ou au tout. Ce qui n'est pas la même chose que le manque et qui n'a pas accès justement, ou pas totalement, ou pas comme il faudrait, à cette question du *Grand Autre*. Pour le psychotique, on doit se débrouiller pour faire en sorte que, du rien, il passe au manque, et qu'il puisse créer du *Grand Autre* qui ne soit pas entièrement menaçant ou intrusif pour son être. La *Pulsion* est donc un concept fondamental de la psychanalyse et un montage qui inscrit, en l'homme, le vivant, en tant que ce vivant a pour but de développer son retour à l'inorganique : le vivant meurt. Alors, là ça m'a permis de me repérer un petit peu sur cette affaire de pulsion de vie. Parce qu'on met souvent en face de la notion de *Pulsion de mort* la pulsion de vie. Et ça, enfin ce que j'ai pu faire comme travail pour aujourd'hui, ça m'a permis de comprendre que si il y a une pulsion de vie, elle serait Eros qui construit sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt le sujet pour aller vers la mort originelle. Et non pas pour aller vers l'avenir. Et la différence entre la *Pulsion de mort* et la pulsion de vie, à ce moment-là, ce serait que la *Pulsion de mort*, elle, pousse d'une façon constante vers l'origine en tant que centripète, alors que la pulsion de vie, elle, pousserait sans arrêt vers un développement du sujet, mais non pas un développement du sujet pour aller je ne sais où, mais comme si on pouvait dire, c'est un développement pour **être le plus sujet possible avant d'en finir**. Puisque de toute façon, on en finit, puisque, de toute façon, le vivant meurt. Donc la pulsion de vie n'est pas pour ne pas mourir. La pulsion de vie, c'est de développer un sujet pour qu'un sujet puisse mourir. C'est aussi bien qu'un sujet meurt plutôt que ce soit devenu une chose qui meurt. C'est pour ça, vous voyez, que depuis le début, depuis ma jeunesse d'ailleurs, j'ai du mal avec ces deux choses là parce que je n'arrivais pas à donner un sens à la pulsion de vie. Avec ça, ça me permet d'en donner un parce que j'avais la *Pulsion de mort* que j'avais sans doute compris assez tôt, qui était fondamentale, qui était première. Et c'est pour ça que, d'une certaine façon, je peux dire aujourd'hui que Thanatos est premier par rapport à Eros. Et c'est Thanatos qui donne tout son sens à Eros. Et c'est justement parce que c'est comme ça qu'on peut parler de sublimation quand, l'homme, justement, s'inscrit dans Eros pour pouvoir créer quelque chose, pour pouvoir être quelqu'un, pour pouvoir être l'auteur de sa parole. Comme si on pouvait dire : je parle parce que je vais mourir. (En même temps, c'est peut-être pas idiot par rapport à ce que je fais ici. Je me demande. Mais ça j'y avais pas pensé avant...)

Ainsi, je dirais que toutes les *Pulsions* ont la structure de la *Pulsion de mort* quel que soit le côté partiel de certaines *Pulsions*. Elles ont toutes la structure de la *Pulsion de mort*, à savoir ce qu'on a dit tout à l'heure : la **poussée** constante à développer son retour vers l'état premier, trouver sa **source** sur le bord du *Réel*, toujours (c'est toujours quand on est confronté à l'innommable, à l'insensé, à la surprise qu'elle va se manifester et que, à cette occasion-là, on va tacher de trouver vite fait sous la main, un objet qui aura la fonction justement de peut-être répondre à une satisfaction par rapport à cette angoisse) et enfin trouver tout **objet** qui puisse posséder cette caractéristique de bord du *Réel* et lui procurer, à cette objet, la satisfaction qui lui tient lieu de **but**. Donc c'est pour ça, comme je viens de le dire tout à l'heure, que Eros est assujetti à Thanatos et que si Eros est du côté de la pulsion de vie et de la *Pulsion sexuelle*, elle le fait pour développer le retour (j'ai envie de donner un mot un peu moralisateur peut-être), **un retour digne vers le *Gros Tas***. Alors que Thanatos, c'est **la *Pulsion de mort* qui va directement au *Gros Tas***. Et je pense que c'est au niveau du « développer le retour vers le *Gros Tas* » que se situe la question de la sublimation, ou le symptôme, aussi. Parce qu'il va falloir une construction, quelconque, qui émane de ce rapport d'Eros à Thanatos pour que le sujet finisse sa vie, si je puis dire, en tant que sujet. Et non pas en tant que rien. Puisque l'origine c'est rien (Mais ça, il faudra qu'on en parle dans un autre séminaire. Sur ce rien, dont est porteur la généalogie...). C'est donc là que se pose la question de la **sublimation** qui a besoin de la *Loi* pour advenir. Sinon c'est la folie qu'il ne faut pas sous-estimer. Comme l'a dit Jacques Lacan : « Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté.² »

² Jacques Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*.



Séminaire de Jean-Yves LE FUR

Psychanalyste

Avec le soutien de l'association *Kliniké*

« *Du Gros Tas au Grand A* »

5^{ème} intervention : La Loi

samedi 12 octobre 2019

de 15h15 à 18 h

De la *Pulsion* au *Désir* il y a la *Loi* dont nous allons parler aujourd'hui. Cette *Loi* que nous inscrivons en nous ne se résume pas aux lois que produit et impose une société, mais elle serait plutôt, il me semble, à la racine de ces lois et de ces sociétés. Quand je dis cette *Loi* que nous inscrivons (ou pas) en chacun de nous, je devrais peut-être dire que nous créons en nous. Freud nous aide beaucoup par sa découverte de l'inconscient structuré autour du mythe d'Œdipe et l'interdit de l'inceste, et Lacan par son « constat » ultime qu'il « y a de l'Un ».

Maison des Syndicats

5, place de la Gare de l'Etat
à Nantes

Tarif : 10 € – 5 € (étudiants et demandeurs d'emploi)

Chapitre 4 – La Loi – samedi 19 octobre 2019

Thomas Bonifait pour Kliniké :

On accueille Jean-Yves Le Fur pour sa cinquième intervention dans le cadre du séminaire du « Du *Gros Tas* au *Grand A* ». Il y a eu plusieurs interventions préalables, deux fois par an, pour lesquelles tu nous as sollicité au niveau de *Kliniké*. Aujourd'hui, la thématique sera autour de la *Loi* je crois, la suite de ce que tu as introduit sur les premières conférences. Donc je vais te laisser la parole pour démarrer.

Jean-Yves Le Fur :

Bonjour à tous. Aujourd'hui, j'avais prévu de vous parler de la *Loi* comme cinquième chapitre, si je puis dire, de cette tentative d'expliquer un peu ma conception, à travers ce que je suis comme praticien analytique, et puis aussi comme imprégné de Freud et de Lacan, pour essayer de définir du point de vue du sujet ce que c'est un sujet humain venant au monde. Donc, au début, je vous ai fait une petite introduction autour de Giacometti, pour le *pas d'homme*, l'*Homme qui marche*. Ensuite je vous ai parlé du *Gros Tas* parce que c'était une expression un peu triviale, certes, mais que j'avais prise pour désigner un peu ce côté primaire de l'être humain qui n'a pas encore la capacité justement d'être quelqu'un mais qui l'est quand même. Mais de son point de vue non. Et ensuite, je vous ai parlé du *Réel* et puis de la *Pulsion*. Alors aujourd'hui, je vais vous parler de la *Loi* qui me permettra la prochaine fois, le 28 mars 2020, de vous parler du *Désir*. Parce que j'ai remarqué aussi une chose : ni chez Lacan ni chez Freud, il n'y a un thème spécifique sur le *Désir*. Ils ne font que ça, en parler, le structurer, c'est l'invention de la chose mais ce n'est pas facile à trouver, donc je vous parlerai du *Désir*. Mais je ne pouvais parler du *Désir* qu'après vous avoir parlé de ce qui précède, c'est-à-dire, la *Loi*, la *Pulsion*, le *Réel* et la mort du *Gros Tas*. Et ensuite après le *Désir*, d'une certaine façon, j'aboutirai à ce à quoi je voulais aboutir, c'est-à-dire : c'est quoi le *Grand A*, le *Grand Autre* ? Que j'estime indispensable pour pouvoir inscrire le sujet humain naissant venant au monde. Et aujourd'hui j'aborderai un petit peu cette question-là parce que à partir de la *Loi* je serais obligé de vous parler de de l'*Un*. Ça me permettra de vous parler de l'*Un* et de l'*Autre*.

Ce qui m'est venu ce matin, contrairement à ce que j'avais préparé, je trouvais que c'était intéressant aussi de le dire, c'est que quand on dit *Loi*, tout de suite on pense au bien et au mal. Et je pense que le bien et le mal,

ce n'est pas quelque chose (en tout cas par rapport à la *Loi* dont j'essaye de parler), qui a à voir avec la morale. Mais plutôt, qui a à voir avec le sujet. En effet, pour devenir sujet, il faut « naître pas », et rester inscrit dans ce « pas ». Et c'est ça que j'avais essayé de vous démontrer un peu sur mon interprétation de *l'homme qui marche* de Giacometti, que j'avais appelé d'ailleurs non pas *l'homme qui marche* mais *pas d'homme*. Et ce « pas » initial est intéressant, est important, parce qu'on est fondé sur quelque chose qui manque. Sauf qu'au départ, ce n'est pas quelque chose qui manque, puisque le sujet n'est pas constitué comme différencié, donc ce n'est pas un manque qu'il éprouve. C'est une mort. Et c'est pour ça que j'ai appelé cette partie première, primaire, le *Gros Tas*, parce que je ne savais pas trop comment l'appeler. Et je me souviens que Guy avait justement fait une réflexion dans ce sens-là à propos de *Das Ding*. Mais c'est quelque chose dont je dirais, à la fois c'est de cet ordre-là, évidemment, et je dirais presque que c'est quelque chose de plus charnel que *Das Ding*. D'où l'innommable que j'appelle le *Gros Tas*. Et je vous avais expliqué combien il était nécessaire que le *Gros Tas* meurt pour advenir à autre chose, c'est-à-dire introduire le manque. Comme si institutionnellement, dans *l'Inconscient*, le petit d'homme avec son jeu de *Répétition* avait réussi à créer les conditions symboliques qui permettaient de remplacer la mort par le manque. Et du coup, si on parle de manque, on peut envisager le *Désir*. Alors que s'il n'y a pas le *Désir* en perspective, il ne reste que la *Pulsion* dans le registre de la survie du *Gros Tas*. Donc, je disais que pour devenir sujet, il faut « naître pas » et rester inscrit dans ce « pas ». C'est ça l'intérêt fondamental, je trouve, de la *Loi*, ce n'est pas de nous dire ce qui est bien et ce qui est mal à faire ou ceci, cela... c'est simplement de nous laisser inscrit dans le fait d'être né du pas, du manque, de la mort. Et c'est ça que j'appelle moi l'objectif de la *Loi*. D'où le *pas d'homme*, de Giacometti dont j'ai parlé dans mon introduction le 14 octobre 2017 (donc ça fait deux ans). C'est pourquoi aujourd'hui je vais vous parler de la place indispensable de la *Loi* dans la construction du sujet naissant. Et pas seulement de la *Loi* qui va aider les gens à vivre ensemble, non, ça, ça ne m'intéresse pas aujourd'hui (mais c'est intéressant aussi parce que c'est articulé, mais c'est la question du droit ; on verra ça tout à l'heure à la fin). Donc depuis octobre 2017, je fais le pari de démontrer devant vous et à ma façon, que j'espère suffisamment rigoureuse et compréhensible, la pertinence de la découverte de Freud de *l'Inconscient* en tant que structuration dynamique de l'être au monde de l'homme quelle que soit sa culture et son époque. Donc, il y a un côté universel dans cette trouvaille de Freud. Et si j'ai envie de parler de cette trouvaille de Freud comme une trouvaille, c'est parce que je ne pense pas qu'elle soit considérée à sa juste valeur. Elle est souvent considérée comme une modalité de pratiques et non pas comme une découverte majeure. Et j'aimerais bien démontrer en quoi c'est une découverte

majeure (c'est un peu une des facettes de ce que je fais ici). Donc, quelle que soit la culture et la langue de l'homme, c'est universel. C'est pourquoi ce niveau structural est important d'être dit car à ce niveau : « Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de progrès concernant cette nature parasitée de langage qu'est l'homme ». Donc, on s'inscrit dans un truc qui n'est pas dans l'air du temps, certes, mais parce que l'homme, il est homme depuis qu'il parle. Donc les fondamentaux de sa constitution de sujet sont les mêmes puisque c'est attaché au fait qu'il parle. Ceci dit, je suis intimement convaincu quand j'observe le monde (un petit peu moi-même aussi), que L'Humanité aurait beaucoup à gagner à prendre en compte cette découverte freudienne si bien identifiée par Jacques Lacan. Je vais donc continuer à vous raconter ma perception de la naissance d'un homme. La dernière fois, je vous ai parlé de la *Pulsion* et évoqué, en terminant, le rapport nécessaire que ça devait avoir avec la *Loi* pour permettre au sujet d'accéder à la sublimation. Alors vous vous rappelez ce que disait Freud (et Lacan a confirmé ces choses-là), c'est qu'il parlait de la sublimation comme quelque chose justement qui avait affaire avec le refoulement mais qui n'en n'était pas. C'est intéressant parce que c'est sur la même base que le refoulement, sauf que ce n'est pas le même coltinage parce que celui qui sublime justement prends en compte justement cette *Loi*, dans son rapport au *Réel*.

Pendant que j'y suis, puisque j'ai dit ça, je vais le dire tout de suite, parce que ça me vient comme ça, parce que j'ai lu des petits trucs sur Giacometti, et on lui posait la question : Sur quelle base il travaillait ? Est-ce que c'était une perception de son époque, tout ça ? Cette petite phrase que je vais vous lire montre bien en quoi l'artiste (et hier soir ou avant-hier soir Amélie Nothomb disait la même chose au niveau de son écriture. Elle disait : c'est quelque chose qu'on ne peut pas faire pour adresser aux autres ou pour plaire ou pour avoir du succès, c'est quelque chose qu'on fait parce que si on ne le fait pas, on meurt. Donc c'est à la vie et à la mort. Il y a une obstination, si je puis dire, mais c'est une obstination vitale et non pas une obstination d'avoir du succès. Ce n'est pas le but.) Et ce qu'il dit, il est interviewé dans les années 50 donc ce n'est pas très longtemps avant son décès, en 66, il dit : « Je suis obligé de faire la sculpture ou la peinture pour savoir ce que je vois. Je ne pense donc pas être ainsi l'expression de notre époque. Je ne peux même pas le dire. » Vous voyez, l'artiste, il travaille pour essayer de percevoir ce qu'il n'arrive pas à percevoir suffisamment s'il ne travaille pas. Donc ce n'est pas pour les autres qu'il fait ça. C'est pour lui. Sauf qu'en faisant pour lui, vu d'où il le fait, et bien ça peut avoir une valeur artistique que tous les hommes de la planète peuvent entendre et comprendre quelle que soit leur langue. Et c'est pour ça que je fais un lien entre la découverte freudienne, qui est universelle, et l'art qui lui aussi est universel et qui permet à nous tous, ici ou là, que ce soit en Espagne, en Italie ou en

Chine ou n'importe où, d'être sensible à ce qui est exposé d'une œuvre d'art mais on voit bien que c'est une sorte de résonance avec là où j'en suis moi-même, par rapport à mon rapport à la mort et à ce dont je vous parle de la *Loi*. Donc, il y a certaines œuvres qui vont me parler, d'autres pas. Voilà ce que je voulais vous dire pour Giacometti au passage.

Et donc, cette *Pulsion* était difficile à définir sans le concept de *Réel*. C'est pour ça qu'avant de vous parler de la *Pulsion*, je vous ai parlé du *Réel*. Mais c'était difficile à parler de la *Pulsion* aussi si on ne parlait pas de la mort du *Gros Tas*, telle que je vous l'ai montré l'année dernière et pour continuer de vous parler des enjeux fondateurs de notre naissance, je vais donc aborder aujourd'hui la question de la *Loi*, et si possible (alors c'est là où pour vous parler j'ai essayé de distinguer les choses), et si possible les fondements de cette *Loi* et aussi sa nécessité pour qu'un individu puisse se structurer comme sujet, c'est à dire sujet de la parole. Et si vous souhaitez, et je sais que c'est un peu ardu parce que c'est un séminaire où Lacan fait des références mathématiques, mais je pense que c'est aussi important, je vous recommande donc au passage, comme ça, le séminaire 19 « Ou pire » sur le chapitre 4 et le chapitre 10 où vous verrez comment il situe la question de l'*Un* et la question du *Réel* qui me paraît important et quand on s'y penche un peu on se rend bien compte que c'est quelque chose de difficile à se représenter puisque c'est des choses qui par nature sont purement symboliques et donc pas représentables comme ça. Sinon, par une réaction ou un réflexe mathématique. Mais c'est pour ça que ça a son importance. Donc je vous propose aujourd'hui pour structurer mon discours un petit peu, **trois fondements à la *Loi*, trois fonctions de la *Loi*, et deux nécessités de la *Loi***. Alors je vais essayer de m'en expliquer un petit peu.

Donc, pour les **trois fondements de la *Loi***, les fondements que j'ai choisis, par rapport à ce que je vous ai déjà dit, ça va être **la mort du *Gros Tas***, mais je précise que mort du *Gros Tas* ou pas *Gros Tas*, c'est quand même **la mort en tant que telle**, et je crois que j'avais dû finir par ça la dernière fois : que **au commencement était la mort**. Et quelqu'un m'avait dit : oui, c'est comme dans la religion catholique, tu étais mort et puis tu viens à la vie, enfin bref... Mais là, il y a quelque chose de structural qui fait que l'on va être fondé sur cette mort du *Gros Tas* et c'est ça que représente le *pas*, du *pas d'homme*. Et c'est ça que va garantir un peu la *Loi* qui va nous garantir une place différente de l'autre, une séparation dans la société mais aussi maintenir le sujet divisé au fond de lui, fondée sur un manque. Donc, **la mort comme fondement premier de la *Loi***.

Le deuxième fondement c'est l'Autre, en tant que Grand Autre. Le *Grand Autre* fabriqué par le jeu de *Répétition* de l'enfant qui, petit à petit, va transformer la mort en manque. Parce qu'il va rendre apparent l'Autre. Et c'est de cette naissance du *Grand Autre* que va naître l'Un, va naître lui. Donc le *Grand Autre* comme deuxième fondement de la *Loi*.

Et enfin, **le troisième fondement de la Loi** (ça c'est un peu plus compliqué mais c'est pour ça que je vous invite un peu à relire « Ou pire » de Jacques Lacan à propos du mathématicien Frege), **c'est l'Un. Donc la mort, le Grand Autre, et l'Un.** Et comme le dit Lacan (et ça c'est très important, et si ça ne rentre pas tout de suite parce qu'il faut quand même gamberger pas mal pour l'intégrer), ne jamais oublier que le *Un* en question, c'est pour être essentiellement **le signifiant de l'inexistence**. Donc, vous voyez, ça fait écho encore à ce *pas d'homme*, à ce manque, à cette mort première. Pourquoi de l'inexistence ? Parce que ça c'est un truc complètement mathématique, d'une certaine façon, dans la mesure où c'est comptable, ça peut devenir purement comptable, et c'est pour ça que par exemple avec les enfants on peut leur apprendre à compter une pomme, deux pommes, trois pommes... ou une orange, deux oranges, trois oranges... Mais ce qui importe ce n'est pas la pomme, ce n'est pas l'orange... c'est le fait d'apprendre à compter et donc en tant que tel, le un, le deux... ne représentent rien. Ils représentent seulement une inexistence de la chose elle-même. C'est pour ça que c'est important d'avoir quelque chose qui représente, dans le registre signifiant en tout cas, la question de l'inexistence. Parce que nous aurons d'autres choses, qui représenteront, par exemple, comme dit Lacan aussi, sur une autre définition du signifiant, quand on lui demande : « c'est quoi le signifiant », il nous dit : « c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ». Donc vous voyez bien, c'est une représentation signifiante de l'ordre du *Un*. Donc, là-dedans, il n'est pas question de sentimentalité, de vouloir être reconnu ou je ne sais pas quoi. C'est vraiment une mécanique, une dynamique mathématique. Donc voilà pour les **trois fondements** : la mort, le *Grand Autre* et l'Un.

Pour les **trois fonctions, la première** : c'est d'interdire entre l'Un et l'Autre. Et j'écris interdire avec un trait d'union entre « inter » et « dire » ; entre l'Un et l'Autre.

La **deuxième fonction**, c'est de maintenir la séparation.

Et enfin la **troisième**, c'est de garantir la parole du sujet. Et ça, ça fait écho à ce que je vous ai déjà dit ici : dans une cour d'assises, on se fie à la parole de l'inculpé et donc, même si les faits qui lui sont reprochés sont très graves, on va passer deux tiers de la procédure du jugement sur la

personnalité du sujet, histoire de lui redonner officiellement son état de sujet, et non pas son état de monstre ou je ne sais pas quoi, et un tiers seulement sur les faits qui lui sont reprochés. Mais on est bien obligé de passer tout ce temps-là sur l'identité du sujet qui est là. Pourquoi ? Parce que c'est un être humain qu'on juge. En aucun cas ce sont des faits. Et moi, c'est vrai, je vous avais déjà dit ça souvent, j'ai longtemps cru que c'était les faits qu'on jugeait parce que c'est des faits horribles, etc. Mais non ! On ne peut pas juger les faits, les faits ça n'existe pas. Les faits, c'est comme le *Réel*, ça n'existe pas : ça insiste.

Donc interdire entre l'*Un* et l'*Autre*, maintenir la séparation et garantir la parole du sujet.

Et puis les **deux nécessités** que je vous propose, c'est : un, articuler la *Pulsion* et le *Désir*. Et cette articulation va permettre le refoulement et la sublimation. C'est l'articulation, si je puis dire, de la *Loi* entre la *Pulsion* et le *Désir* qui va être le moteur du refoulement. Et ensuite, la deuxième nécessité, ce serait de rendre possible ce que j'appelle **la dialectique entre l'« in-existence » de l'*Un* et le fantasme de l'*Autre***.

Donc je vais reprendre un peu sur les trois fondements dont je vous ai parlés : la mort, l'*Autre* et l'*Un*.

Donc ce **premier fondement** qui me paraît essentiel, que j'ai appelé **la mort du Gros Tas**, il ne faut peut-être pas oublier, que *Gros Tas* ou pas *Gros Tas*, c'est de la mort dont il s'agit. Quand le petit d'homme vient au monde, c'est avec ça qu'il travaille. Alors évidemment, c'est tellement charmant un bébé, etc, on n'imagine pas qu'il est en train de travailler avec la mort. Et lui non plus d'ailleurs. Il n'imagine rien du tout lui. Il ne sait pas, la machinerie n'est pas encore adaptée. N'empêche que c'est en route pour le devenir. Donc c'est avec ça qu'il travaille le bébé, il va travailler avec non seulement la mort du *Gros Tas* qu'il est, et je vous rappelle au passage (je vous l'avais déjà dit), le *Gros Tas* c'est lui et tout ce qu'il ressent, c'est global. Il est idiot, si je puis dire, de dire qu'il est à une époque où il est fusionnel avec sa mère : ça ne peut pas être puisque, pour être fusionné, il faut être deux. Or, comme ils ne sont pas deux, il ne peut pas fusionner, lui. Sa mère, elle, oui, elle peut fusionner avec lui. Mais lui, il ne peut pas fusionner avec elle. Lui et elle c'est la même chose. C'est ça que j'appelle le *Gros Tas*. C'est pour ça que c'est cette chose qui doit mourir. Donc voilà pour la mort. La mort du *Gros Tas*, certes, mais n'empêche que c'est la mort.

Donc c'est contenu dans cette affaire : **la mort dans le fondement de la *Loi***. L'*Autre*, il s'agit évidemment du *Grand Autre* en tant que premier

(je vous renvoie au passage sur le séminaire de Lacan « D'un Autre à l'autre », c'est-à-dire du *Grand Autre* au petit autre) c'est le **premier Autre**. Ce n'est pas seulement le *Grand Autre*, dans lequel le sujet se construit ou construit sa parole, c'est vrai, mais il peut construire dans cet *Autre* là parce que c'est le premier *Autre* qui a une fonction justement de **fonder le fait que lui et l'Autre c'est différent**. Donc, ça lui permet d'avoir une adresse. C'est pour ça qu'en général, le premier *Autre* c'est la mère. C'est pour ça qu'on appelle la mère le trésor de signifiants. Pour qu'il y ait une adresse il faut qu'il y ait de l'*Autre*. Et à partir du moment où il y a de l'*Autre*, il y a donc une parole, et à partir du moment où il y a une parole, il y a du sujet. C'est pour ça qu'on est le sujet de sa parole. Et je vais vous dire après que la *Loi* est là pour essayer de garantir la parole du sujet et non pas les explications du sujet. On n'est pas là pour démontrer, on est là pour exister. Le simple fait que Lacan nous disait tout à l'heure que le *Un* c'était le signifiant de l'« in-existence » induit la condition du *Désir* d'existence. Parce que le *Un* comptable ça ne suffit pas, mais n'empêche, que s'il n'était pas là, il n'y aurait pas ce *Désir* d'existence justement. Encore faut-il avoir, en soi, ce signifiant-là.

Donc **l'Autre comme deuxième fondement de la Loi**, il s'agit du *Grand Autre* le premier *Autre* tel que créé par la *Répétition* (dont je vous ai parlée souvent) du jeu chez le sujet naissant. Donc on voit bien aussi que cette *Répétition* du jeu, ce n'est pas quelque chose qui est pensé par l'enfant. Ce qui importe c'est le jeu qui joue la présence et l'absence. C'est la mécanique mathématique de la présence et de l'absence qui va créer l'espace symbolique où du manque pourra advenir à la place de la mort. Et où pourra advenir aussi de l'*Un* et de l'*Autre*. Donc, c'est beaucoup plus important qu'il y paraît. Mais en même temps l'enfant il ne fait pas ça traumatisé par l'angoisse etc... Mais n'empêche que ce dont il peut éventuellement souffrir, ce sera de cet ordre. Mais pas longtemps, puisqu'il joue. Et puis après, à force de jouer, il va s'apercevoir que la mère revient et donc, du coup, comme il dit « oh » et « ah » dessus, ici et là, il y a le langage qui va commencer à se mettre là-dedans. C'est très important ça. Donc, voilà : l'*Autre*, issu de la mise en œuvre de la *Répétition* du jeu chez le sujet naissant.

Et puis l'Un alors, comme troisième fondement. En fait, l'*Un* (je viens de vous parler de la mort et de l'*Autre*), et bien l'*Un* c'est la conséquence en retour des deux précédents. Comme je vous l'ai dit, il y a la mort qui se présente, il y a le jeu qui se met en route pour transformer cette mort en manque, et de créer de l'*Autre*. Cet *Autre* ayant, d'une certaine façon, comme je l'ai dit tout à l'heure, même fantasmatiquement, une certaine existence. **Donc l'Un advient de n'être ni la mort ni l'Autre et de ce fait le seul point où le sujet va pouvoir accrocher**

l'incarnation de son existence. Et c'est très riche d'enseignement sur la nature de l'homme de découvrir qu'il inscrit symboliquement son existence sur le crochet comptable du signifiant de l'inexistence : l'*Un* (d'où la force de *l'homme qui marche* de Giacometti). Et c'est la certitude (et pas « peut-être ») de ce *Un* comptable seulement, ni plus ni moins, signifiant de l'inexistence, qui permet d'inscrire symboliquement, je dirais presque mathématiquement, le désir d'existence du sujet en tant que divisé par son *Désir* et séparé de l'*Autre* par la *Loi*.

Donc voilà pour **les fondements**. On y reviendra.

Pour **les fonctions, la première**, je vous l'ai dit, c'est « **interdire entre l'Un et l'Autre** ». Ça veut dire quoi « interdire entre l'*Un* et l'*Autre* » ? Ça veut dire : faire exister un « dire » entre l'*Un* et l'*Autre*, ce qui induit la première fonction de la *Loi* à savoir : l'interdit de l'inceste qui est la base de l'interdit du mélange des places de chacun. La base de l'identité de chacun. Cette première fonction structurale entraîne deux autres fonctions, que j'appelle opératoires, qui sont institutionnalisées par le droit. Pour maintenir la **séparation de chacun à chacun**, et **garantir la parole de l'individu** et donc du sujet. On y reviendra si vous voulez. Ce sont **les trois fonctions de la Loi**. Je vous les redirai si vous voulez. On en reparlera.

Et j'ai proposé **deux nécessités**. Alors quand je dis qu'il est nécessaire, c'est au sens, je dirais, mathématique, du mot (vous savez, « les conditions nécessaires et suffisantes... »). Et bien, les nécessités de la *Loi* dont je vais vous parler là, ce ne sont pas des nécessités nécessaires et suffisantes. Ce sont des nécessités nécessaires. Mais pas suffisantes. Donc la *Loi* est nécessaire mais pas suffisante (comme ça se dit en mathématiques), mais absolument nécessaire tout de même pour qu'un sujet puisse : premièrement, articuler *Pulsions* et *Désir* et donc permettre le refoulement et la sublimation (comme je vous l'ai dit tout à l'heure), et, deuxièmement, rendre possible la dialectique entre l'inexistence de l'*Un* et le fantasme de l'*Autre*. Quand on dit le fantasme de l'*Autre*, ça se comprend dans la mesure où quand l'*Autre* apparaît après ce jeu de *Répétition*, il apparaît dans un registre de fantasmes. Pourquoi il apparaît dans un registre de fantasmes ? Parce que pour qu'il apparaisse, il faut déjà qu'on soit passé petit à petit de la mort au manque. Et à partir du moment où on est dans le manque, on est dans le *Désir*. Et donc si on est dans le *Désir*, le rapport à l'*Autre* est obligatoirement fantasmé. C'est pour ça que notre rapport au monde ne peut être que fantasmer. Il est hors de portée de l'humain d'avoir un rapport objectif au monde. Et la seule manière qu'il a d'essayer d'avoir un rapport objectif au monde, c'est d'avoir une construction symbolique ou mathématique ou statistique, qui

va lui permettre d'avoir les grands nombres et les petits, et les nombres entiers et les nombres « tout ce qu'on voudra », faire en sorte que par la mathématique, il essaiera d'avoir un rapport un peu objectif au monde. Mais sinon, sa constitution le lui interdit parce qu'il est né d'un rapport fantasmatique à l'*Autre* et d'une dialectique entre l'inexistence de l'*Un* et le fantasme de l'*Autre*. Ceci montre bien que ce qui est premier chez l'homme c'est quelque chose d'une mécanique dynamique qui est due au fait qu'il soit un être de parole. Et donc, il y a une mécanique de la langue qui fonctionne au-delà ou en-deçà de la volonté humaine. Et je pense que c'est ça qui fait que, peut-être, Freud a eu cette idée-là, de l'*Inconscient*. Il voyait que ça résistait et il voyait que les gens venaient-là pour guérir et pourtant ils disaient des choses qui montraient le contraire. Ce n'est pas si facile de dire à quelqu'un quand on s'aperçoit que... on n'a pas trop envie de dire. On aimerait bien le beurre et l'argent du beurre. On voudrait guérir mais sans guérir. Alors que la question, c'est de pouvoir dire une chose en tant que parole du sujet, sans pour autant dire une chose pour essayer de se faire comprendre. Mais il faut bien en passer par là. Donc voilà pour les deux nécessités : 1 – articuler Pulsion et Désir ; 2 – rendre possible la dialectique entre l'inexistence de l'*Un* et le fantasme de l'*Autre*.

Vous savez bien que dans le droit il y a le **droit positif** qui est toutes les règles qu'on met en place pour qu'on puisse vivre en société, et puis le **droit naturel**, qui est le droit qui fait référence à l'histoire des hommes. Mais ceci dit, on peut tout à fait être dans la légalité du droit sans pour autant être dans la *Loi*. Vous le savez bien. On peut élaborer des articles de droit qui sont complètement hors-la-loi. Pourquoi seraient-ils hors-la-loi ? Parce que, justement, ils n'aideraient pas à la parole du sujet. Au contraire, ils viendraient empêcher la parole du sujet au profit, si je puis dire, de la parole de la communauté. Or, justement, le principe premier de la *Loi*, si on va dans ces fondements, c'est « 1 + 1 + 1 », et non pas « nous + nous + nous ». Mais, par contre, la *Pulsion* nous pousse à « nous + nous + nous ». Puisque la *Pulsion* va toujours dans la direction du *Gros Tas*. Et c'est ça le drame parce que en même temps c'est notre énergie donc c'est comme ça... Mais elle va toujours pour retourner à la case départ. Or, la *Loi* telle que je viens de vous la montrer, elle vient en travers de ça. Ça ne veut pas dire qu'elle va interdire la *Pulsion*. Mais elle vient en travers de la *Pulsion* qui fait que de cette rencontre de la *Pulsion* et de la *Loi* va naître justement le *Désir*. Dont je vous parlerai la prochaine fois, sur cette base-là d'ailleurs. La *Pulsion*, barré par la *Loi*, va entraîner le *Désir* qui lui va heureusement et malheureusement, entraîner un rapport à l'*Autre* et un rapport au monde fantasmé. À ce propos là, ça nous permet de nous repérer un peu sur ce que Freud a appelé la question du **refoulement primaire** et la question du **refoulement secondaire**. Vous

avez tous appris, ce qui ont lu un peu Freud, que pour que le **refoulement secondaire** (refoulement tel qu'on en parle en général) existe, il fallait qu'il puisse y avoir un **refoulement primaire** qui donne, si je puis dire, son sens au **refoulement secondaire**. Comme si le **refoulement primaire** avait une force centripète, si je puis dire, pour faire naître le **refoulement secondaire**. Et on est resté longtemps (Lacan a commencé à y toucher un peu) sur le fait que le refoulement primaire on ne pouvait pas y mettre d'objet. Et je pense moi qu'il y a quelque chose qui pourrait représenter cet objet du **refoulement primaire**. **Ce serait la mort du *Gros Tas***, que j'appellerai volontiers ***le nom du père***. Le *nom-du-père* qui vient dire là, justement : « il n'y a pas que maman et moi. Il n'y a pas que le *Gros Tas*. Il y a autre chose **ailleurs**. Il y a de l'*Autre*. Il y a de l'étranger. » Un enfant, ça ne se fait pas *ex nihilo*. Et c'est cela que l'on refoulerait de façon primordiale et par nécessité car il nous faut refouler cette mort originelle du *Gros Tas* pour que naisse le manque et avec lui le *Désir*. Or, c'est la *Loi* qui fait le *Désir* et plus précisément la *Loi* de l'interdit de l'inceste, de l'interdit du mélange des places.

Je pense qu'on peut dire que le **refoulement primaire** porte sur la mort du *Gros Tas* et que le **refoulement secondaire** porte sur la *Loi*.

Ce qui fait que, chez le « pervers », par exemple, ce refoulement produirait un désir de reconnaissance sans passer par la *Loi* qui assigne une place différente à l'*Un* et à l'*Autre*. Comme s'il disait : « je sais bien mais quand même... » et aussi : « la *Loi* c'est moi... » Ainsi, il évite d'avoir affaire à l'*Autre*.

Pour « l'hystérique », c'est différent bien qu'il s'agisse aussi d'éviter l'*Autre* (comme dans toutes les névroses). Comme si « l'hystérique » disait : « le *Désir* de l'*Autre* envers moi suffit à mon existence pourvu que cet *Autre* reste à distance »...

Ces deux évocations du « pervers » et « l'hystérique » illustrent la nécessité de vous parler du *Désir* un peu plus longuement le 28 mars 2020 prochain avant d'arriver au *Grand A* comme prévu. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui.